



LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

18 novembre 1939

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur: Jean-Charles HARVEY

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Administrateur: REAL ROUSSEAU
Rédacteur en chef: E.-Charles HAMEL

Qu'on nous accorde enfin l'école obligatoire!

Le nouveau gouvernement devrait passer cette mesure nécessaire dès le début de son règne

La province de Québec est l'un des rares coins du monde civilisé, peut-être le seul, qui n'ait pas encore la scolarité obligatoire. Dans tout le Canada, elle est la seule à laisser à chaque famille le soin d'instruire les enfants ou de les condamner à l'ignorance. C'est pourquoi elle reste, en dépit des affirmations de quelques optimistes, la plus illettrée du Dominion.

Nous combattons depuis plus de deux ans pour cette réforme qui se recommande du bon sens et de l'intérêt de notre peuple. Nous savions que nous n'obtiendrions rien de l'ancienne administration, sous ce rapport, à cause de certains éléments qui la dominaient; mais maintenant que nous avons un régime plus libéral, nous espérons que nous n'avons pas lutté en vain.

La majorité des enfants de nos écoles quittent la classe entre onze ou douze ans. Plusieurs ne font que tout juste les études nécessaires à leur première communion solennelle. C'est ce qui explique que des milliers de Canadiens de langue française écrivent au son, un peu dans le genre de Nazaire, l'humoriste de Radio-Monde. De la sorte, nous fournissons à la société une multitude d'excitables manœuvres et de hommes à tout faire, mais nous ne contribuons guère à relever le niveau intellectuel de la grande partie à laquelle nous appartenons. Les ergoteurs qui se sont opposés à l'école obligatoire, en se foudroyant sur une philosophie fautive à sa face même et contraire à tous les faits, ont perdu leur seul et unique argument quand le Pape lui-même a établi cette obligation dans l'Etat du Vatican. Nous vivons heureusement dans un pays où il est encore indécrottable d'être plus catholique que le Pape. Nos politiciens devraient se servir de ce fait indéniable pour se guérir de la phobie particulière qui s'empare d'eux chaque fois que leur conscience leur commande de désempailler les cerveaux.

Je suis persuadé que 90 pour cent au moins de nos ministres et députés sont favorables à cette mesure. Presque tous nos hommes d'affaires, les trois quarts des hommes de profession pensent de même. Une grande partie du clergé, j'en suis persuadé, ne s'y opposerait plus. Toute la minorité anglo-protestante, qui a autant de droits que la majorité, désire ardemment que nos écoles, à ce point de vue, soient sur le même pied que celles des provinces voisines. Les ouvriers des villes seraient presque tous contents de savoir que leurs enfants, de sept à quatorze ans, appartiennent aux études. Et les paysans seraient aisément convaincus que l'éducation n'est pas un obstacle à la culture du sol. Toutes ces catégories de citoyens réunis, ça fait beaucoup de monde.

Pourquoi le gouvernement ne nommerait-il pas tout de suite des commissaires spéciaux qui étudieraient la question pendant quelques mois, feraient enquête dans les provinces voisines, compareraient les résultats, et feraient ensuite rapport à l'autorité provinciale, de façon à lui permettre de légiférer sur cette question de première importance?

Nous ne demandons ici rien d'antichristien, rien d'anticlérical, rien d'antipatriotisme. Nous demandons simplement un peu plus de lumière pour de pauvres petits qui ont droit à l'instruction, et aussi pour des milliers de parents pauvres, que l'Etat doit aider dans l'éducation de la jeune génération. Qui peut s'opposer raisonnablement à cette idée à la fois humanitaire et patriotique? Nos hommes politiques ont toujours tremblé de tous leurs membres, quand on leur a posé la question. Que n'ont-ils une fois, une seule fois? Ils s'apercevraient bien vite que le peuple est pour eux. Et si certains préjugés sont soulevés contre eux, qu'ils se servent de tous les moyens honnêtes de propagande et de vérité pour éclairer ceux qu'on aura aveuglés.

Le jour où ils auront posé cet acte de courage, ils recevront l'offre spontanée des services dévoués de tous les citoyens qui comptent vraiment dans une lutte de ce genre. Ils auront l'appui de tous ceux qui ont une valeur morale et intellectuelle, de tous ceux qui savent convaincre par la parole et par la plume, de tous ceux qui gémissent, depuis longtemps, de la déperdition des aptitudes et du talent, de tous ceux qui savent que le premier problème du Canada français est le problème de l'éducation.

La scolarité obligatoire comporte naturellement maintes autres réformes. La composition de certains co-

mités et commissions scolaires doit subir des changements profonds. Les programmes, les manuels, les méthodes pédagogiques, les traitements du personnel enseignant et l'esprit scolaire doivent être sérieusement modifiés. Car il serait bien inutile de forcer de pauvres petits à prolonger de deux ou trois ans leur séjour dans des institutions inadaptées; mais dans l'enquête approfondie, que nécessiterait la réforme principale, il serait relativement facile d'amener toutes ces réformes. L'opinion publique y est mieux préparée que jamais.

Lundi dernier, à la réunion du Women's Canadian Club, j'écoutais une vaillante Australienne, Mme Linda Littlejohn. Elle nous disait, avec orgueil, que l'Australie avait l'école obligatoire, qu'on y portait une attention extrême à l'instruction des masses, qu'on y distribuait des livres gratuitement, qu'on y avait établi des cours par correspondance à l'usage des citoyens éloignés des centres, qu'on y poussait vers une éducation supérieure les esprits les mieux doués. Et je ne pouvais m'empêcher de rougir de nous. Un pays plus jeune que le nôtre, moins développé matériellement, plus éloigné des facilités de culture et moins entouré de grandes puissances civilisées, nous donne des leçons d'intelligence et de bon sens. Quand Mme Littlejohn apprit que nous n'avions pas la scolarité obligatoire, elle faillit tomber à la renverse, et elle se crut peut-être transportée dans l'Espagne d'hier, le pays le plus illettré de l'Europe occidentale.

Jean-Charles HARVEY.

Le bonhomme s'en vient



L'hiver n'apporte pas seulement les sports favoris du Canada, mais aussi des problèmes: ainsi, le maire de Montréal ne pense pas au déblayage sans appréhension.

Histoire de pêche

Dans l'Action Paroissiale de novembre, paroisse St-Ambroise, un nicodème quelconque écrit, sous le titre: "Partie de pêche", les lignes suivantes, qui sont d'une candeur savoureuse. L'ami qui a attiré notre attention là-dessus n'en revenait pas. Lisez:

— Une autre mauvaise pêche, c'est l'enrôlement. Tu sais le proverbe: les hommes sont comme les pommes; en tas, ils se gâtent. Les ramassins d'hommes ne servent pas à grand-chose. Même sans bataille.

— Moi, je prends d'un autre point de vue cette perte d'énergie: sais-tu que 100,000 soldats, cela fait 100,000 chefs de foyers? Et que 100,000 familles, cela fait 500 paroisses de 200 familles, ou 50 villes de 2,000 familles? Sais-tu que c'est une diminution énorme de l'expansion catholique, canadienne, normale, que cette suppression de trois ou quatre diocèses possibles? Car enfin on n'est pas créé pour se battre, mais pour sauver son âme.

Ce qui fait de la peine à l'auteur de ce passage, ce n'est pas la lutte de la démocratie contre l'athéisme anticlérical, ni la disparition possible de la civilisation anglo-française, ni l'agression évidente des forces nazi-communistes contre nous-mêmes, ni les périls formidables que court la communauté catholique, ni les paroles du Pape fustigeant l'athéisme, non! Ce qui l'occupe, c'est le danger qu'on court de ne pas fonder quelques paroisses nouvelles, comme celles qui existent dans certains endroits de colonisation où il n'y a que des huttes, de la pierre et une église.

Nous sommes aussi pacifiques que ce monsieur, mais pour d'autres raisons. Nous avons assez de patriotisme et de fierté pour ne pas endurer qu'on nous donne des coups de pied au... sans riposter.

D'ailleurs, il est ridicule de parler de 100,000 recrues de la province de Québec dans le conflit actuel.

L'abolition du Conseil

Le correspondant de la Gazette à Québec, dans une dépêche à ce journal, déclare que le gouvernement Godbout semble pencher décidément vers l'abolition du Conseil législatif. Le premier signe de cette tendance réside dans le fait que, pour la première fois depuis longtemps, aucun membre de la Chambre rouge ne fait partie du cabinet.

En fait, le parti libéral, à sa convention générale de l'année dernière, vota unanimement en faveur de la suppression de cet organisme législatif qui n'a pas sa raison d'être. Le temps est à l'économie. M. Godbout l'a pratiquée dès le début, quand il a réduit de trois le nombre des ministres avec portefeuille. L'an dernier, on a autorisé une dépense de \$385,200 pour maintenir le Conseil inutile. Son abolition épargnerait donc à la province une somme considérable.

Les Conseillers eux-mêmes ne verraient pas d'un mauvais oeil la disparition de leur fauteuil — un siège magnifique. — Outre que la plupart d'entre eux n'ont pas besoin de cette fonction honorifique pour vivre, ils ont assez de patriotisme et d'esprit public pour se résigner avec joie.

Avec le sourire

Ce pauvre Blum!

Décidément, Léon Blum n'aura jamais eu à se féliciter d'avoir renoncé à l'état d'esthète — profession de tout repos, on en conviendra — pour se lancer dans la politique. Il est vrai que, ce faisant, il sacrifia ses aspirations personnelles à la mémoire de son ami Jean Jaurès, assassiné au début de la guerre de 1914; pourtant, on n'a rarement semblé tenir compte de la noblesse de ce geste. Il n'a à aucun moment cessé d'être la victime de prédilection des caricaturistes et des pamphlétaires. Il s'est même fait casser la gueule le jour de l'enterrement de Bainville.

Ce lâche attentat contre le vieillard qu'il était devait pourtant le porter au pouvoir par la formation du Front-populaire. C'était une assez jolie revanche. Mais, président du conseil, il voit redoubler les attaques contre sa personne.

En quittant le pouvoir, il n'a pas désarmé ses ennemis, et aujourd'hui encore, il s'en trouve pour réclamer sa tête. Et, chose curieuse, il s'en trouve dans les camps les plus opposés. Les gens de droite se sont fort montés contre lui parce qu'il avait critiqué, dans le *Populaire*, la dissolution du parti communiste. Et, d'autre part, les communistes le traitent de sale capitaliste parce qu'il appuie la politique du gouvernement Daladier. Ces anciens camarades du Front-populaire l'accusent aujourd'hui de défendre une guerre impérialiste, ainsi qu'il ressort d'une lettre ouverte du trop fameux Marty.

Comme quoi il est difficile à un honnête homme de suivre toujours en politique les dictées de sa conscience sans parfois en souffrir cruellement.

Les filles et la mère

Au cours de l'intéressante causerie qu'il donnait, lundi dernier, au Canadian Club de Montréal, M. Frank Scott, professeur à l'Université McGill, déclarait que les Pères de la Confédération, en signant le pacte fédératif, n'avaient nullement voulu ni prévu l'affaiblissement du pouvoir central du Canada au profit des provinces. Celles-ci ont pris d'année en année du prestige et de l'influence au dépens du gouvernement canadien, en sorte que l'unité du pays s'en trouve fortement menacée.

Notre directeur déclarait, l'hiver dernier, dans une série de conférences en diverses villes ontariennes, que les provinces étaient en train de démolir le fédéral. "Les filles, disait-il, sont en train de dévorer leur mère."

Il est évident que les Pères de la Confédération n'ont jamais songé à donner aux provinces une autonomie telle que les pouvoirs fédéraux en fussent paralysés. La question soulevée par M. Maurice Duplessis, aux dernières élections, sur l'autonomie provinciale, était une absurdité. Les vrais Canadiens se sont les premiers à s'opposer énergiquement à l'indépendance des provinces vis-à-vis le fédéral. Celui-ci est le seul garant de nos libertés démocratiques; seul il contient la "charte de nos institutions essentielles"; seul il peut tenir unis les diverses parties de ce grand pays. C'est pourquoi il faudra, dans l'avenir, surveiller étroitement et contrearrer courageusement les tendances à l'autonomie excessive. Adoptons pour mot d'ordre: "On ne nous balkanisera pas!"

BILLET

Un philosophe

J'ai croisé sur la route un vagabond à barbe grise,
Il marchait dans le vent, sous la première neige,
Et les lambeaux de ses haillons déchirés, battaient sous la brise, le long de ses jambes, comme de petits drapeaux à leurs mats, un jour de fête.
Il n'était ni joyeux ni triste; mais il avait l'air sûr de son destin comme un prophète de la Bible.
Je lui ai demandé où il allait: il ne le savait pas lui-même;
Quel malheur l'avait frappé: il ne connaissait pas le malheur;
S'il était victime du chômage: il n'avait jamais fait que marcher sur les grandes routes;
S'il avait travaillé: il ne vit au nez.
Je lui demandai pourquoi il riant ainsi: "Travaillé? Travaillé? dit-il avec ironie. Je serais bien avancé, si j'avais passé ma vie à travailler!"
C'était la première fois de ma vie que je me trouvais en présence d'un homme assez fier pour trouver le travail indigne de lui.
Et cet homme était un vagabond mendiant.

J.-Ch. H.

Persécution et misère en Espagne

Une nouvelle nous parvenait lundi dernier de la Cité du Vatican, à l'effet que le général Francisco Franco songerait à écarter le cardinal Vidal y Barraguer et quelques autres évêques espagnols, y compris Mgr Matteo Mugica, archevêque de Vittoria, parce qu'il les croit hostiles au mouvement phalangiste.

Voilà donc que le Caudillo se montre sous son vrai jour!! Franco, ne l'oublions pas, est un franc-maçon. Tout au moins l'était-il lorsque éclata l'insurrection qui devait le porter au pouvoir. Tous les généraux rebelles étaient francs-maçons; de là leur solidarité à ce moment... Plusieurs étaient juifs aussi, tel Mola, qui eut le bon esprit de se casser la figure dans un accident d'avion; on a prétendu que Franco lui-même était d'origine israélite assez récente... Mais cela n'a pas empêché tous ces messieurs de mener la guerre sainte, de combattre "pour restaurer la religion en Espagne".

Aujourd'hui que saint Franco a le pays sous sa botte, il ne tarde pas à nous démontrer que tout dictateur, fût-il de droite et eût-il hautement protesté de son attachement à l'Eglise, n'aura quand même jamais qu'un seul principe de gouvernement, celui-là que chérît tant Maurras: "Politique d'abord!"

Tous ces catholiques, qui, de tout le temps que durèrent les hostilités, ne cessèrent de prendre parti pour les franquistes et travaillèrent de

toutes leurs forces à l'avènement de la dictature phalangiste dans la péninsule ibérique... tous ceux-là se rendent-ils compte aujourd'hui qu'ils ont été dupes d'un dangereux intrigant, d'un sanguinaire hypocrite?

Le cardinal Vidal y Barraguer et les évêques que l'on veut déplacer avec lui auraient refusé de signer la tristement célèbre lettre pastorale que S. E. le cardinal Goma y Tomas, primate d'Espagne, a publiée au cours de la guerre civile et dans laquelle il déclarait allégeance au nouveau régime de Franco. Les prélats qui se refusèrent à ce geste montrèrent alors beaucoup de courage et une belle indépendance d'esprit; ils firent preuve de cette impartialité dont ne devrait jamais se départir le clergé, que sa mission spirituelle place au-dessus des luttes politiques.

On est actuellement à discuter les termes du concordat que l'Espagne signera bientôt avec le Saint-Siège. Franco demande que l'ancien concordat, signé entre le Vatican et Isabelle, en 1851, soit remis en vigueur.

D'après les termes de ce concordat, toute controverse religieuse en Espagne était soumise à un tribunal ecclésiastique espagnol, le Rota, et non au Vatican. De plus le roi avait le droit de nommer les évêques.

Si le nouveau concordat est conclu sur cette base, non seulement le chef de l'Espagne aura main-haute sur la nomination des évêques, mais il pourra destituer ceux qui font une lutte ouverte au nouveau régime.

Je n'hésite pas à le proclamer, il serait profondément regrettable qu'un tel concordat fut conclu. C'est un grand pas vers un retour à l'Inquisition qu'on ferait là. Franco ayant le droit de nommer et de destituer à sa guise les évêques espagnols, que devient la liberté du clergé? que devient cette liberté religieuse que Franco prétendait sauver en assassinant le peuple espagnol? Si l'Eglise doit demeurer au-dessus du politique, l'Etat doit par contre se garder soigneusement de s'ingérer dans les affaires de la religion. Je ne reconnais à aucun politicien, à aucun dictateur le droit d'imposer ses volontés dans le domaine spirituel. Ici, je m'incline devant l'autorité ecclésiastique, la seule qui ait compétence pour décider de la nomination ou du rappel de tel ou tel évêque.

Quant à ce tribunal espagnol qui se substituerait au Vatican dans le cas de toute controverse religieuse, c'est une institution on ne peut plus à craindre. Comment le Rota, ainsi qu'on l'appelle, saurait-il échapper à la domination d'une dictature qui a prouvé qu'elle ne respectait rien, et qu'elle ne reculerait devant aucun procédé d'intimidation pour en venir à ses fins?

Il ne faut pas donner trop de pouvoirs, surtout d'ordre religieux, à un homme qui a prouvé qu'il était parfaitement indigne de les exercer. Le Vatican doit conserver intacte toute son autorité, en Espagne. En abandonnant les fidèles espagnols à la merci de Franco dans le domaine qui doit demeurer purement spirituel, on risque d'approfondir davantage encore l'abîme que la guerre abominable a creusé entre frères du même sang. Seule, l'Eglise peut être la grande conciliatrice et rapprocher ces hommes que les passions politiques ont lancés les uns contre les autres avec frénésie. Qu'elle ne paraisse pas abdiquer ce rôle sublime en souscrivant aux conditions d'un sanglant cabotin.

La misère est atroce, en Espagne. J'ai eu l'occasion de causer récemment avec un capitaine de cargo italien, fasciste par surcroît, qui venait d'Espagne. Il m'a fait des révélations qui ne pouvaient guère m'étonner. Là-bas, c'est la ruine totale. La famine se fait sentir chez une grande partie de la population; dans la plupart des villes, tous les services sont désorganisés; de vastes territoires portent encore toutes les marques de la destruction et du carnage; en bien des endroits, par tout le pays, les communications sont difficiles; partout, c'est la désolation et la souffrance. La crainte aussi, car la délation fonctionne toujours, et les persécutions se poursuivent.

Le peuple d'Espagne est triste, profondément, et malheureux. Toutes les consolations que peut lui distribuer l'Eglise sont les seules qu'il saurait aujourd'hui espérer... en attendant

(Suite à la page 8)

LIRE, EN PAGE 7,
un article de
Paul RIVERIN

Les détresses
de
l'hôtellerie

Le Livre Américain

L'Ère Incroyable.—Incredible Era

par SAMUEL HOPKINS ADAMS (1)

Un des clichés pompeux par lesquels on amuse la vanité du peuple américain, c'est l'adage que "tout citoyen peut devenir président des États-Unis." Cela fait se cambrer fièrement le bourgeois, le vidangeur, patriote, et se dilater les pupilles des enfants de l'école primaire. Naturellement, en termes pratiques, cela ne signifie absolument rien. Il n'y a pas cent hommes dans la nation qui aient la moindre chance d'être même balayeurs de la Maison Blanche; il n'y en a pas vingt qui puissent, même de loin, espérer être jamais candidats à y habiter; et finalement il n'y en a qu'un seul qui, en devenant président, démontrera en fait qu'il "pouvait l'être." La belle devise est un de ces leurrex naïfs qui, décorant la façade de nos démocraties, que nous prenons de confiance pour des réalités.

Or, voilà, malgré tout, qu'en lisant ce volume, on en vient presque à donner raison au cliché. Il est vraiment possible à un Américain quelconque — j'en tends quelconque à tous les points de vue, sans aucune éminence d'esprit, de caractère, sans poussée distinctive d'ambition ou de conviction, sans même la force d'une intégrité haute ou d'une diplomatie habile, — de devenir président des États-Unis! Un citoyen peut être lancé à ce sommet sans raison apparente, comme une feuille aplatie au sol, qu'un coup de vent soulève aux nues, comme un copeau dans un étang, qu'un remous fait monter du fond à la surface. Cela est possible puisque cela s'est vu, puisque telle fut, de notre temps, l'incroyable carrière du président Warren G. Harding.

Rien n'est plus curieux que ce cas d'une médiocrité totale élevée, presque malgré elle, au rôle de chef d'état, pour des buts qu'elle soupçonne à peine, à travers des intrigues qui la dépassent; livrée dès lors à son inaptitude et à son inertie, esclave des forces qui la meuvent; tourmentée par le sens de son insuffisance; débordée enfin par des problèmes trop ardu pour se résoudre en tragédie. Je doute fort qu'une telle exception soit à la gloire de nos systèmes; mais elle a fourni en tout cas à M. Adams la matière d'une œuvre historique plus mouvementée et plus émouvante qu'un roman. On croit lire de ces fictions ironiques que des conteurs bâtissent dans des royaumes imaginaires, où les situations sont poussées à l'absurde et les types déformés en caricatures. Seulement, la comédie-drame est ici de l'histoire; chaque détail en est véridique. Ere incroyable, dit l'auteur; pourtant nous en sortons à peine. Ere si étrange, si compromettante pour beaucoup, qu'elle a été jusqu'à présent jalousement cachée et recouverte. Tous les papiers du président ont été brûlés par sa veuve; de rares lettres, qu'elle n'a pu atteindre, sont submergées au désastre. Des volumes publiés sur le compte de Harding ont été achetés en bloc et détruits. Il y a, dans son œuvre, assez de documents publics et de témoignages survivants pour reconstituer cette histoire; l'auteur a tiré de ces sources un récit suivi et complet. Certains points en restent obscurs, qu'il laisse honnêtement dans le domaine de l'hypothèse.

De ce nombre est la question toujours controversée: Harding portait-il en naissance un mélange de sang africain? Plusieurs brochures, de son vivant, tentèrent de le prouver; des généalogies furent dressées et des traditions recueillies. On conçoit avec quelle vigueur l'imputation fut combattue, supprimée autant que possible: quel scandale, en présence des préjugés de race, si le soupçon même en eût été admis! Pourtant elle continua de circuler sous-main, poursuivant sa victime d'une persistante menace, étayée, il faut l'avouer, de données fort sérieuses. Fait significatif: Harding lui-même ne la nia jamais. A une question directe il répondit un jour: "Comment le saurais-je? Il est possible qu'un de mes ancêtres ait sauté la clôture." Et cette réponse l'honneur, car elle montrait un vrai courage.

Il est certain que, fils d'un vétérinaire-homéopathe et d'une honnête sage-femme, il eut l'enfance le plus humble et la plus commune qui soit. Apprenti-imprimeur dans la petite ville de Marion, état de l'Ohio, il n'aspira qu'à \$3.00.

Thomas Allen, 266 King St. West, Toronto.

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CARRÉ D'UNION

Pour tous vos problèmes personnels voyez un psychologue consultant.

L'INSTITUT PSYCHOLOGIQUE

offre un service de consultation confié à des professionnels d'une compétence reconnue par les universités

926, University Tower
660, Ste-Catherine ouest

Lancaster 5656
Montréal

être un jour propriétaire du journal du lieu; et ce rêve, une fois accompli, parut combler toutes ses ambitions: il y revint jusqu'à la fin avec des regrets pathétiques. Son journal était le pareil de mille autres: orthodoxe, modéré, bien pensant, dominant sur toutes choses la "note juste", celle qu'on attendait, rédigée en une prose moyenne et pâteuse. D'extérieur imposant, de manières accueillantes, ouvertes, "W.G." comme on le nommait, était aimé de tout le monde. Il était généreux envers ses employés et charitable aux pauvres hères. Il faisait partie de tous les "ordres" et de tous les clubs. Il était de force au poker, expert à lamper un cocktail et populaire auprès des dames. Il était parvenu, il était heureux.

Mais un démon le poussait plus haut; et ce démon (au sens grec du mot), c'était la femme énergique et ambitieuse qu'il avait épousée. Pendant qu'il s'amusait, elle tirait les ficelles, elle agaçait les influences qui forcent le succès politique. Sans cesse piqué de l'épéron, il se laissa indolemment nommer sénateur de l'Etat, puis élever au poste de gouverneur, puis à celui de membre du sénat des États-Unis. Dans toutes ces charges, qu'il abordait sans préparation et sans goût, il joua des rôles effacés, presque nuls. Comment pourrait-il faire une marque? Son éducation est mesquine, sa philosophie nulle; il n'a d'autres principes que ceux de son parti, qu'il accepte d'une foi aveugle. Homme d'affaires arrivé, les affaires sont pour lui le grand but social et l'idéal même du progrès. Après le devoir de les protéger vient celui d'aider ses amis, de les caser dans de bonnes places. Son dévouement pour eux va jusqu'à l'imprudence, et ce sont ses amis qui le perdront un jour. Il n'est ni cultivé, ni spirituel, ni éloquent. Sa parole est pâle et "pompière", faite de poncifs patriotiques et d'axiomes de tout repos: "une enfilade d'éponges mouillées", a dit H. L. Menckén, le pire anglais que j'aie entendu de ma vie. Ses idées, s'il en a, sont vagues et confuses: les tarifs protecteurs, croit-il, ont pour but de sauvegarder l'industrie d'outre-mer! D'ailleurs il n'y tient pas, est toujours prêt à les soumettre à la discipline qu'il rêve. C'est typiquement l'homme de parti, fidèle aux directions, satisfait d'obéir, de suivre. Cette docilité même explique ses ascensions; car elle le rend la proie d'intriguants sans scrupule qui le poussent aux grandeurs, sûrs de le dominer et d'en faire leur jouet. Il suffira, comptent-ils d'avancer, qu'il soit beau, bien fait, gai, luron, de commerce agréable, pour le faire accepter du bon peuple des électeurs.

Il est, sans qu'ils le sachent, un peu plus que cela. C'est dans son fond, un jouisseur-né, un être de plaisir donné d'exigents appétits. Il joue gros jeu et spéculé à la Bourse; il a des amours défendues, des aventures secrètes. Une jeune fille, dès ses jours d'école, s'est éprise de lui, l'a poursuivi de ses avances. Il en fait sa maîtresse; elle le suivra à Washington; il lui donnera des rendez-vous même sous le toit de la Maison Blanche. Nan Britton n'aura pas à se plaindre de lui; mais après sa mort, impuissante à faire reconnaître la fille qu'elle lui a donnée, elle soulèvera un scandale énorme en publiant *in extenso* toute l'histoire, de leur liaison.

C'est cet homme que la convention républicaine décida, en 1920, de présenter comme candidat au plus haut poste du pays, l'opposant au démocrate Cox, tenant de la politique de Wilson. La nation était dégoûtée de la guerre et de ses suites, plongée dans une crise financière, aspirant à un changement quelconque. Porté sur cette vague, le journaliste de Marion fut triomphalement élu. "Figurez-vous un mannequin, a dit un chroniqueur, qui ayant longtemps et fidèlement porté les costumes dans la vitrine, se trouvant subitement chef du magasin." Il n'est pas étonnant que le vainqueur lui-même fut ahuri et effrayé. Il se montra, pendant des jours, assombri de tristesse et de pressentiments lugubres. Mais il se consola en songeant qu'après tout il n'était que l'exécutant du pouvoir, que ses guides attirés lui indiqueraient le chemin.

Alors commencèrent quatre années de la politique la plus vile, de la plus honteuse corruption qu'eussent connue les annales américaines. Une nuée de vaurours vint s'abattre sur Washington, en quête des places lucratives, acharnées au pillage du trésor public. Le cabinet était, pour une bonne part, composé des "anciens amis", en qui Harding plaçait une confiance absolue. — Ils comptaient, en réalité, avec les brigands du dehors, trafiquaient de leur influence, aliénaient les biens publics, favorisaient d'immenses spéculations. Un agent louche comme Jesse Smith avait son pupitre aux bureaux du ministère de la justice et s'affichait l'ami intime du procureur-général Harry Daugherty. Les larcins illicites saisis par la police (on était sous le règne de la prohibition) étaient détournés vers les caves des boys ou

revendues à des profits énormes. Charles R. Forbes, en tête du Bureau des Vétérans, majorait les contrats de construction des hôpitaux, emplissait des convois entiers des provisions et des habits destinés aux soldats infirmes, et en partageait le bénéfice avec son copain Mortimer. Albert B. Fall, secrétaire de l'Intérieur, louait frauduleusement à de grandes compagnies les champs pétroliers de Elks Hill et de Tea Pot Dome, propriétés d'état, et recevait en récompense un pot-de-vin de cent mille dollars. La police fédérale, aux mains de l'agent Burns et de Gaston B. Means, au lieu d'aider aux recherches criminelles, n'avait plus pour fonction que d'entraver la loi, que d'étouffer les enquêtes importunes.

Au milieu de cette curée passait Harding, un bandeau sur les yeux, "trop aveugle", dit le biographe, pour voir les excès commis, trop loyal pour y croire, trop inerte pour les arrêter." Il poursuivait dans ce chaos sa vie facile d'autrefois, invitant les amis et les amies, faisant bonne chère et défilant, au su de tous, la tempérance et ses contraintes. "Nous avons eu hier, écrivait-il, une soirée glorieuse: tout le monde, sauf moi, était ivre."

Mais un courant de tragédie grondait sous la surface. Un à un se dévoilaient les scandales, les complots, et la chute des "amis" entraînait des suites saisissantes. Charles Forbes, exposé le premier, prenait le chemin de la prison. Jesse Smith, en disgrâce, se brûlait la cervelle, et cet exemple déclenchait une épidémie de suicides. Fall était tellement discrédité qu'il devait résigner son poste. Le président ne connut jamais toute l'étendue de son désastre: car ce ne fut qu'après sa mort que furent dévoilés les pires abus. Mais il comprenait à la fin, qu'il était trompé et trahi; il sentait vaguement l'approche d'un flot boueux prêt à l'engloutir. Ce ne fut qu'à grand peine qu'on le fit consentir à chercher sa réélection: il ne voulait que retourner à sa modeste ville et à son tranquille journalisme. Il ne devait même pas voir la fin de son premier terme. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Alaska, une mort subite le surprit en route dans une chambre d'hôtel: mort entourée de circonstances étranges qui donnèrent lieu aux plus fantastiques rumeurs. Ainsi l'écume romantique suivait jusqu'au tombeau cet homme prosaïque et bourgeois, ayant pourtant des côtés de révolution, qui ne laissait aucune trace profonde, pitoyablement inégal à sa destinée.

On ne peut trop louer la conscience historique avec laquelle est écrite cette œuvre. Quant à son intérêt, le sujet suffisait à le créer; mais l'auteur y ajoute par son récit ferme et concis, exempt de tout dramatisme voulu, mais développant les faits en tableaux lestes et progressifs. Il est rare que la politique fournisse un tel appoint à la littérature des mœurs et à la satire sociale.

LOUIS DANTIN.

Reginald Stewart

Le "Montréal 9 o'clocks" a ouvert sa saison musicale en nous présentant le pianiste Reginald Stewart qui possède de grandes qualités pianistiques.

L'exécution des œuvres de Bach et de Mozart a été ravissante. La transcription de la Toccata et fugue en ré mineur de Bach était de M. Stewart lui-même ce qui ajoute à son mérite.

Si nous avons moins aimé le groupe Chopin, par compte la Toccata de Schumann et l'Étude de Rubinstein ont été enlevées avec brio.

Il est nettement visible que les pièces brillantes conviennent mieux à M. Stewart qui les exécute avec facilité.

— Il y a longtemps que vous habitez le Canada?

— Depuis 1917, je suis né à Edimbourg en Écosse et j'ai fait mes études musicales à Londres avec l'éminent pianiste russe Mork Hambourg. J'ai aussi travaillé avec Arthur Friedheim qui a été un élève de Liszt. Je suis, alors venu au Canada et j'habite Toronto depuis ce temps.

— En plus du piano vous vous occupez de la direction d'orchestre?

— Oui! à mon arrivée j'ai dirigé plusieurs orchestres pour la radio.

— En 1933, j'ai fondé la "Toronto Promenade Symphonic Orchestra" qui est formée de cent musiciens.

— Cet orchestre a beaucoup de succès je crois.

— Nous donnons une série de 24 concerts et nous avons un public nombreux et assidu.

— Avez-vous dirigé à l'étranger?

— Oui! trois concerts pour la General Motor et je dois diriger trois concerts Ford au cours du mois de février 1940.

Pendant mes vacances d'été, je vais toujours passer six semaines en Europe et chaque année, je dirige la London Symphonic Orchestra ainsi que la BBC orchestra.

— Avez-vous déjà fait un séjour en France?

— Oui, j'ai travaillé le piano avec Philipp, la composition avec Nadia Boulanger et la direction avec Ernest Bloch. — Pourrais-je me permettre de vous demander votre opinion sur le style des compositeurs?

— Volontiers, je trouve que dans Bach, la note dominante est la religion, chez Beethoven, la romance, chez Chopin et Schumann, le romantisme au plus haut degré.

— Et chez les modernes français?

— La musique moderne française est descriptive et très spirituelle.

— Je vous remercie et vous prie de croire que le public montréalais conservera un bon souvenir de votre récital.

Georges LINDSAY

JOHN LODER ET LE COLLIER DE LA CHANCE

John Loder porte en sautoir une pièce de dix centimes. "C'est mon fétiche!" explique-t-il. Aussitôt, les personnes présentes ouvrent leur porte-monnaie, de sorte que l'artiste possède maintenant un collier rappelant celui dont les jeunes filles indigènes se parent, d'autant plus lourd qu'elles ont plus souvent et plus habilement monnayé leurs charmes, gagnant ainsi leur dot.

Le collier de la chance peut être pesant; Loder ne s'en sépare que lorsque le film qu'il tourne, "François, Ferdinand d'Autriche", sera terminé.

NOËL BRUNET

Le "Ladies Morning" nous a fait entendre en récital le jeune violoniste canadien, Noël Brunet, qui nous a donné un programme de haute tenue.

Une sonate de Vercini qui comporte trois mouvements lents aux phrases musicales larges et expressives, et deux allegros spirituels aux rythmes bien marqués.

Le concert en la majeur de Mozart. Deux cadences de grande virtuosité sont incluses dans le premier et dernier mouvements de ce concerto qui est une pièce de résistance des plus grands violonistes.

Tarantelle de Szymanowsky et Andante Rubato, Alla Zingaresca, deux pièces modernes aux harmonies originales. Le thème Caprice de Paganini considéré comme le plus grand virtuose de tous les temps. Liszt a fait un arrangement de ce Caprice, qui avec d'autres forment le livre des Grandes Études de Paganini-Liszt. Pour terminer, Tzigane de Maurice Ravel. Cette pièce a été écrite pour piano et violon en 1924. L'accompagnement a été orchestré plus tard.

Noël Brunet a interprété ce programme d'une façon remarquable.

Aucune nervosité, même au début, ce qui lui donne la possibilité d'extérioriser exactement ce qu'il ressent.

Ce jeune violoniste est en possession d'une technique sûre et d'une très belle sonorité.

Doué d'une grande musicalité il donne à chaque pièce le style adéquat.

— "Vous faites du violon depuis assez longtemps n'est-ce pas?"

— Depuis mon jeune âge.

— Avec qui avez-vous travaillé avant d'aller en Belgique?

— J'ai étudié le violon avec Maurice Ondoret et l'harmonie avec Claude Champagne et Hector Gratton.

— N'avez-vous pas obtenu des bourses d'études à ce moment?

— Oui! J'ai eu six bourses consécutives au conservatoire de l'université McGill.

— Vous avez eu le Prix d'Europe?

— En 1936 et je suis allé étudier trois ans à Bruxelles au Conservatoire.

— Quels étaient vos maîtres?

— Alfred Dubois, pour le violon; Maurice Dambois pour la musique de chambre et Paul de Maleingreau pour la fugue et le contrepoint.

— Vous avez joué en concerts là-bas?

— J'ai joué le concerto de Beethoven avec l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles sous la direction de Désiré Defaux qui viendra prochainement diriger quatre concerts de l'orchestre NBC le samedi soir. J'ai joué deux fois à l'exposition internationale de Liège en 1939 sous la direction de Maurice Dambois. J'ai aussi joué dans plusieurs cercles artistiques à Bruxelles.

— Avez-vous donné des concerts en dehors de la Belgique?

— J'ai donné un récital à Rosendaal en Hollande.

— Vous avez sûrement été chanceux de pouvoir vous produire en public, ce n'est pas toujours facile dans les pays européens.

— Avez-vous obtenu quelques prix là-bas?

— J'ai décroché le 1er Prix dans un concours organisé au Conservatoire de Bruxelles.

— Vous étiez nombreux?

— Il y avait 23 concurrents, belges et étrangers, cependant tous élèves réguliers aux cours du conservatoire.

— Bravo! vous avez fait honneur au Canada.

Vous n'avez pas eu l'intention de participer au concours international Isaye?

— Oui! Ce concours aura lieu en 1941 à Bruxelles. A cause de certaines circonstances, j'ai dû revenir au Canada.

— Bien, mon cher, nous vous souhaitons d'être là pour recevoir la préparation nécessaire qui vous conduira à la victoire de ce concours. Les antécédents en donnent le meilleur augure. Vous continuerez par là à faire honneur au Canada et à tous ceux qui s'inté-

ressent à vous.

Jeanne Servière était au piano d'accompagnement et s'est acquittée avec beaucoup de tact.

Georges LINDSAY



Les Concerts Symphoniques de Montréal

Au deuxième concert de la saison, les Concerts Symphoniques nous ont présenté un tout jeune violoniste Roland Gundry né en France de parents américains.

Il a joué le concerto en sol mineur de Max Bruch brillamment et avec maîtrise.

Son coup d'archet est très sûr, sa sonorité magnifique et son interprétation mûre.

L'orchestre sous la direction de Wilfred Pelletier était à la hauteur dans l'accompagnement du concerto.

Au début du concerto nous avons entendu Prométhée de Beethoven. Cette pièce fut écrite pour l'ouverture d'un ballet qui fut donné à Vienne en 1801 au Théâtre Impérial.

Islamey de Balakireff est une pièce originalement écrite pour le piano et fut orchestrée par le célèbre pianiste italien Casella. C'est une fantaisie sur des thèmes orientaux.

Nous devons être reconnaissants à M. Pelletier de nous faire entendre de ces œuvres intéressantes qui sont peu jouées cependant.

La deuxième partie du programme débutait par deux chorals de Bach tirés du Petit Livre d'Orgue. L'orchestre du choral "O homme pleure tes péchés" sonne très bien, celle du choral "En toi est la joie" ne rend pas justice à l'esprit de Bach.

Tchaikowsky est toujours de plus en plus en faveur. De lui, on nous a fait entendre sa magnifique Symphonie Pathétique. Elle est composée de quatre mouvements.

Chose assez curieuse elle se termine par un adagio qui d'ailleurs est le plus beau mouvement de cette Symphonie.

L'orchestre des Concerts Symphoniques en a donné une exécution soignée.

Georges LINDSAY

Marjorie Lawrence et Ezio Pinza

Le récital conjoint de Marjorie Lawrence et de Ezio Pinza, tous les deux de l'Opéra de Paris, a été un régal artistique très apprécié du public choisi qui s'était rendu au His Majesty's.

Marjorie Lawrence soprano wagnérienne a la voix très étendue. Elle chante les pièces de concert et les lieder avec beaucoup de charme et de personnalité.

Wagner lui convient mieux et l'interprétation de l'air de Brünnhilde lui a valu de longs et chaleureux applaudissements.

Elle s'est gracieusement rendue au désir des auditeurs en donnant plusieurs rappels.

Ezio Pinza, basse, chante avec beaucoup d'intelligence et possède un contrôle absolu sur sa voix qu'il manie avec facilité.

Il passe du médium au forte et de là revient à l'extrême douceur avec la plus grande aisance. Sa voix est très ferme et chaudement timbrée.

Interprète fidèle il chante avec beaucoup de calme et d'émotion. Sa diction est parfaite, sa tenue élégante, enfin il a toutes les qualités qui en font un chanteur idéal. Son nom s'ajoutera à la liste des plus célèbres chanteurs.

Il a conquis son auditoire dès les premières notes et l'enthousiasme n'a fait qu'augmenter.

Son programme composé de pièces de Mozart, Haendel, Scarlatti, Beethoven, Torelli, Clara, Respighi et de deux airs ressemblait à vous.

Jeanne Servière était au piano d'accompagnement et s'est acquittée avec beaucoup de tact.

Georges LINDSAY

d'opéras. La première de Verdi et la célèbre air de Boris Godounov de Moussorgsky.

Un délire d'applaudissements l'obligea à donner de nombreux rappels parmi lesquels il a inclus des "negro spirituals" qu'il chante à ravir.

Jean-Marie Beaudet s'est révélé une fois de plus un accompagnateur magnifique.

Félicitons Messieurs Bèque et Pajot de nous avoir présenté deux artistes de grande valeur.

Georges LINDSAY

Au Montréal Orchestra

La grande violoniste anglaise, Orre Pernel, sera la soliste invitée du Montréal Orchestra, à son concert du 19 novembre prochain. Reconnue par les meilleurs critiques anglais et américains, Mlle Pernel a conquis de nouveaux lauriers partout où elle fut entendue.

Le concert de dimanche sera comme l'accoutumé, dirigé par M. Douglas Clarke et sera donné au théâtre His Majesty's. M. Clarke a inclus à son programme les pièces suivantes: La Symphonie No 102 (Salomon No 12) en si bémol de Haydn; Concerto en si mineur pour violon et orchestre, de Elgar; Solo de violon joué par Orre Pernel; Idylle de Siegfried, de Wagner; et Finlandia, de Sibelius.

Avec un tel programme, on ne peut douter que les amateurs de belle musique se rendront en grand nombre à ce concert.

White Cap
domine

BIÈRE Frontenac White Cap

OUI MONSIEUR WHITE CAP DOMINE!

La conférence de M. Charles Bruneau

Lundi soir, un public nombreux a écouté avec autant de curiosité qu'intérêt une conférence de M. Charles Bruneau sur: "Trois poètes canadiens: Alfred DesRochers, Clément Marchand et Jeannine Lavallée." L'éminent philologue de France parlait sous les auspices de la Société des Écrivains canadiens en la salle Saint-Sulpice. Contrairement à ce qui avait été annoncé, ce n'était pas une conférence d'adieu. Car M. le juge Édouard Fabre-Survery qui présidait la soirée, déclara que M. Bruneau passera encore deux autres mois parmi nous.

Le distingué conférencier commença en s'excusant de venir nous parler de poètes et de poésie, alors qu'il est un grammairien. "Le grammairien" expliqua-t-il, "est un animal qui trop souvent vit sur les morts. L'étude des poètes contemporains est plus facile que celle des poètes anciens, car nous évoluons dans la même atmosphère, et cette étude nous permet de mieux comprendre les poètes qui sont venus avant nous; et le grammairien à l'illusion de les mieux comprendre à l'époque moderne."

Alfred DesRochers, Clément Marchand et Jeannine Lavallée sont trois bons poètes, assez semblables pour qu'on puisse les grouper, et assez différents pour qu'on doive les étudier à part.

M. Alfred DesRochers, nous dit M. Bruneau, est le poète de l'énergie. Comme ses ancêtres, il est un défricheur, mais dans le champ des mots et des rythmes. C'est un homme de la campagne, et il a souvent fois chanté sa noblesse et sa beauté. Il est de "la race des forts parmi les forts" comme il le dit lui-même dans un magnifique poème. Il a en plus "la haine de l'obstacle et la peur du silence". DesRochers ne craint pas l'effort pour vaincre les difficultés de la poésie. Dans un style pittoresque et varié, il est parvenu à créer des oeuvres qui comptent parmi les plus belles de la littérature canadienne. Le poète se caractérise par une curieuse richesse de vocabulaire, et s'amuse quelquefois à jouer avec les mots étrangers.

C'est évidemment un parnassien que DesRochers, nous dit M. Bruneau, et il arrive à dépasser en élan et en musique, le maître Hérédia lui-même. L'auteur de "A l'ombre de l'Oxford" a des fins de vers dignes des plus grands sonnetiers de tous les siècles, affirme le conférencier — à qui les éloges ne semblent guère peser.

Si DesRochers est le poète de la campagne, M. Clément Marchand est le poète de la ville. "La ville mont're" qui étend son cri tumultueux, "où vit l'humain troupeau que la faim exaspère". Monsieur Marchand est un penseur, un sociologue. Chacun de ses poèmes est une étude sociale. Son français est volontairement empreint d'une extrême rudesse, pour mieux décrire les misères de la ville.

Il aurait du prix David de cette année, avec son recueil de vers intitulé "Boirs Rouges", nous montre dans ce même livre, ces quartiers de misère, ces quartiers où l'on a faim et froid. Comme il le dit lui-même, il s'exprime dans un langage rude "pour peindre les rancoeurs qui stagnent dans les bouges". Il écrit des vers très beaux et très nouveaux qui rendent un son inattendu et neuf dans notre littérature.

"Marchand avait un maître, dit le conférencier, c'était Verhaeren. Mais aujourd'hui, l'auteur des "Boirs Rouges" s'avère plus artiste; son vers est plus régulier, plus ferme que celui du grand poète belge, s'il n'est pas aussi audacieux. Clément Marchand pose le problème de la forme, déclare M. Bruneau. Le poète a écrit aussi en vers libres et en prose poétique. "Sans me prononcer sur sa valeur dans les trois genres, car dit-il, un grammairien n'a pas de conseils à donner aux poètes, je puis dire que Clément Marchand n'a pas encore trouvé sa voie".

Il y a dans la vie d'un poète, trois phases explique le distingué professeur; la première est celle où le poète se cherche, la seconde, celle où le poète se trouve et la troisième, celle où il se perd. "Espérons que M. Marchand trouve bientôt sa voie et qu'il ne la perde jamais. Péguy et Claudel me semblent meilleurs en prose" affirme-t-il.

Monsieur Marchand n'est pas un poète du désespoir. Malgré ses cris de douleur, une croix de paix et d'espoir domine sa poésie. On entend souvent même le son joyeux des cloches et on voit souvent briller l'éclair d'or de cette croix.

Passant ensuite au troisième poète, qui on l'occurrence était Mlle Jeannine Lavallée, M. Bruneau explique: "Selon

les règles de la galanterie française, Mlle Lavallée aurait dû passer la première, attendu qu'elle est une dame. Mais j'ai préféré la réserver pour la fin, parce qu'elle est certainement la plus audacieuse et la plus originale de nos poètes. Elle ne se rattache à aucune école littéraire; elle est elle-même. Elle écrit une langue française d'une force véritablement étonnante. Mlle Lavallée possède un rythme qui lui est propre, et désarticulé, avec une heureuse audace, tous les vers français, qu'elle utilise en les renouvelant. Elle crée même de nouvelles formes poétiques, admirables par leur simplicité. Si ses vers énergiquement rythmés ne sont pas toujours libres, ils sont du moins libérés, encore plus que ceux de Verlaine, affirme le conférencier. Mlle Lavallée est curieuse de poèmes nouveaux, et elle fait avec des moyens simples quelque chose de très joli et de très fort. La force et l'originalité qui la caractérise en font une poétesse guerrière, qui s'élance courageusement à la défense des causes qui lui sont chères. Elle fonce sur les ennemis du bien et du beau. La beauté dépasse la vie, pour elle, il n'est point de tombeau."

Les trois poètes que nous venons d'étudier sont allés courageusement de l'avant, de dire l'éminent philologue. Ils ont produit des oeuvres qui font honneur au pays canadien, et à la langue française, qui s'avère la plus parfaite expression de la pensée humaine. Leurs oeuvres comptent parmi les plus belles créations du génie français. Et M. Bruneau termine sa conférence, sur un beau vers de Ronsard: "Les muses viennent aussi danser au clair de lune" sur les rives du Saint-Laurent.

M. le juge Fabre-Survery a remercié le conférencier. Il profita de l'occasion pour féliciter l'Institut scientifique franco-canadien, dont l'heureuse initiative nous permet d'entendre de si éminents conférenciers.

La soirée comprenait aussi un programme musical et artistique. Un quatuor vocal sous la direction de Roland Van de Goor interpréta de très charmantes pièces avec beaucoup d'harmonie. Mlle Jeannine Lavallée, Messieurs Pierre Durand et Honoré David ont dit de magnifiques poèmes des trois poètes au programme.

Comme le disait M. le juge Survery, dans son allocution, M. Bruneau nous a fait connaître nos écrivains que nous n'avons pas suffisamment appréciés nous-mêmes.

Nous ne demandons pas mieux qu'il ait raison. Les poètes choisis par lui sont des plus doués et comptent parmi nos meilleurs poètes canadiens. Mais il semblerait que M. Bruneau exagère quelque peu. Cependant, s'il est un peu trop flatteur à leur égard, à l'écouter on a tout de même l'impression d'avoir une littérature canadienne.

Maurice BOULIANNE

Le récital André Mathieu

C'est samedi prochain, le 18 novembre, que la location commence, chez Archambault, pour le récital que le petit "Mosaïque canadien", — comme on l'appelle à Paris, — donnera le jeudi 23 novembre au soir, à l'Auditorium de l'Ecole primaire supérieure Le Plateau.

Le succès de ce récital ne fait plus aucun doute. Le public canadien, mis en présence des éloges dithyrambiques faits par la critique européenne sur le compte d'André Mathieu, s'est fait le raisonnement bien simple que si la critique parisienne, notamment, d'ordinaire si réservée à l'endroit des artistes étrangers, et si méfiante à l'égard des enfants prodiges en particulier, c'est que réellement notre jeune compatriote est devenu, comme on l'a d'ailleurs écrit en toutes lettres, un compositeur de génie, un exécutant de grande classe.

Le jeudi 23 sera la première fois que le petit André Mathieu se produira à Montréal, depuis ses longues études en Europe, où il a été confié aux professeurs les plus réputés. Et c'est à M. Louis-H. Bourdon, qui ne présente jamais que les artistes de tout premier plan, que nous serons redevables de cette primeur.

A nos lecteurs: Pour que vive un journal libre, ABONNEZ-VOUS.



Se casser la gueule... se casser la gueule... Attention!

Une troupe qui a beaucoup fait pour insuffler chez nous une vie nouvelle au théâtre, et qui commence à remporter de beaux succès, aurait, me dit-on, l'intention de donner à présent des opérettes.

Voilà qui serait malheureux.

On réussit à faire du théâtre proprement. Bravo! Tout le monde vous admire et vous prouve sa sympathie. Continues donc de bien servir la cause du théâtre et vous irez de succès en succès.

Mais, qu'on entreprenne pas plus que ses forces.

Les Variétés Lyriques existent depuis trois ans déjà. Au prix de beaucoup de travail et de sacrifices nombreux, ses directeurs sont parvenus à se créer un public; ils ont redonné aux Montréalais le goût de l'opérette.

Qu'on les laisse donc poursuivre en paix l'oeuvre très belle qu'ils ont mise sur pied.

Toute tentative nouvelle, sans aucune chance de succès, ne saurait que faire un peu de tort aux Variétés Lyriques.

C'est donc un double malheur à éviter.

Que l'envie de quelques figurants du XIXe siècle ne risque pas de compromettre, aujourd'hui, le succès de l'art dramatique et lyrique à Montréal!

Qu'on se dise bien que Charles Goulet, qui a un véritable génie du théâtre et nous a présenté depuis quelques années les mises en scène les plus élaborées que nous ayons vues, pourrait bien, plus ambitieux, songer à faire du théâtre, après avoir fait de l'opérette, puis de l'opéra avec un succès sans cesse grandissant...

Qu'on se dise bien qu'il pourrait disposer d'artistes et de figurants ayant l'habitude de la scène; qu'il ne lui serait pas difficile de s'entendre avec quelques grandes vedettes; et qu'il peut compter sur un public à l'avance favorable...

Mais Charles Goulet est intelligent, et pas du tout envieux de la réussite de ses collègues...

Il a donc fait sa petite affaire en laissant tranquillement travailler les autres.

Que les autres, aujourd'hui, fassent de même!

Telle publication qui réclame aujourd'hui à grands cris la reprise de l'Heure Provinciale avait pourtant fait tout ce qu'il fallait pour la faire tomber...

Les circonstances, il est vrai, ont changé...

Et certaines ambitions personnelles peuvent se croire autorisées...

La marque d'automobile la plus populaire, cette semaine, c'est sans contredit "La Rolls-Royce".

Un autre magnifique succès pour le M.R.T. Français... et la preuve que Mario Duhamel excelle dans toutes les branches du théâtre...

A propos, ce bon Mario aurait ainsi rompu récemment un entretien avec le directeur d'un autre groupe d'acteurs qui, pour tenter de le convaincre de lui "prêter" un interprète, lui parlait de monter sa pièce... "On me l'a déjà gâchée une fois au Stella", avait répondu Duhamel. Je ne tiens pas à ce qu'elle le soit une autre fois!

Au lieu de l'opérette "Au soleil du Mexique", dont les partitions ne sont pas parvenues à cause de la guerre, les Variétés Lyriques donneront, en mars prochain, le populaire chef-d'oeuvre de Planquette, "Les Cloches de Corneville". Aucun doute que le public ne manifesterait aucun mécontentement de cette nouveauté, et tiendra à applaudir les excellents artistes des Variétés Lyriques dans cette opérette charmante, de la meilleure tradition française, où chacun saura donner sa mesure.

La première présentation de nouveaux impresarios Béique et Payne a été un succès artistique remarquable. Il n'aurait su en être autrement avec des artistes de réputation universelle, tels que Marjorie Lawrence et Ezio Pinza. M. Jean-Marie Beaudet s'est acquitté avec talent de son rôle d'accompagnateur.

Le succès de la Société des Concerts Symphoniques s'affirme, d'une saison à l'autre, plus marquant, plus durable. La population montréalaise tout entière doit applaudir à ce succès et y contribuer de toutes ses forces. Il y va de la renommée artistique de notre métropole!

C'est à compter du 18 novembre que le Théâtre Arcade présentera la belle oeuvre de Pierre Wolff: "Les Marionnettes".

Cette pièce sera défendue par une troupe de choix, ayant à sa tête les deux acteurs Giroux, Antoinette et Germaine, réunies pour la première fois depuis longtemps sur une scène montréalaise, ainsi que M. Charles André, du Théâtre de la Renaissance de Paris, engagé tout spécialement pour cette occasion.

Je me souviens avoir vu à plusieurs reprises M. André sur le plateau du Stella, alors que M. Charles Schautenn (je ne suis plus sûr de l'orthographe) présidait aux destinées de cette salle. C'est un jeune premier on ne peut plus sympathique et un acteur au métier sûr, plein de ressources. Voilà une précieuse acquisition pour les Comédiens associés.

Les amateurs de spectacles et de concerts auront décidément de quoi ne pas s'ennuyer, ces temps-ci!

Jacques GADBOIS

"Le Paradis Perdu" ou la cavalcade des modes:

Le dernier film de Fernand Gravey, "Le Paradis Perdu" est terminé. Les décors et les costumes de cette réalisation sont particulièrement soignés. Les modistes rivalisent de goût et de luxe avec les bottiers, les fourreurs et les grands couturiers pour faire de ce film la revue de modes la plus éblouissante encore jamais vue à l'écran. Les extérieurs ont été tournés à Cannes et sur la Côte d'Azur.

Un événement littéraire canadien Le centenaire de Louis Fréchette

Au moment où j'écris ces lignes, ce jeudi 16 novembre, le Canada célèbre le Centenaire de l'un de ses écrivains les plus marquants, et en même temps une grande figure libérale: Louis Fréchette.

Fréchette naissait en effet à Lévis le 16 novembre 1839, à une époque troublée de notre histoire. La rébellion, qui s'est déroulée il y a deux ans à peine, vit encore dans tous les esprits, elle fait le sujet de bien des conversations... Voilà qui influencera étrangement l'enfance de notre poète national, et le marquera pour la vie.

Quand on se penche aujourd'hui sur l'oeuvre de ces écrivains passés, on oublie trop volontiers ce que fut leur temps, les conditions dans lesquelles a pu se développer leur talent, toutes les difficultés qu'ils ont dû surmonter pour affirmer leur art... C'est plus un jugement humain qu'un jugement littéraire que nous devons porter sur Fréchette et sur ceux qui vinrent avant lui. Pour se dire écrivain et prétendre à l'être, il fallait qu'ils soient d'abord des hommes, dans tout ce que ce mot peut signifier de courage et de volonté.

Fréchette nous a laissé des oeuvres nombreuses; je citerai: *Mes loisirs* — *La Voix d'un Exilé* — *Les Fleurs boréales* — *Les Oiseaux de Neige* — *Papineau* — *La Légende d'un Peuple* — *Le Noël au Canada* — *Feuilles volantes* — *Epaves poétiques*...

S'il est bien des parties de cette oeuvre considérable que le temps a maltraitées, il s'en trouve d'autres où l'on peut encore cueillir un sentiment de fraîcheur et de durable beauté qui est l'essence même de la poésie.

Fréchette a voulu faire de sa *Légende d'un Peuple* son oeuvre capitale, et il y montre un souffle épique qui atteint souvent à la puissance. En 1887, l'Académie Française distinguait pour la première fois l'un de nos compatriotes en accordant à Fréchette le prix Montyon pour ses *Fleurs boréales*.

Fréchette admirait grandement Crémazie; il s'employa de tous ses moyens à l'érection d'un monument à ce poète. Quand viendra le jour où ce geste lui sera reconnu, et où lui-même aura son propre monument? Cette année qui marque son centenaire n'aurait pas dû se terminer sans que le pays donne à celui qui le servit si bien de sa personne et de son art, ce témoignage d'admiration...

On ignore pas que Louis Fréchette fut au Canada l'initiateur du romantisme. Si cette forme est aujourd'hui périmée, elle était à cette heure révolutionnaire, et celui qui avait la hardiesse de l'aimer et de vouloir la faire aimer de ses compatriotes dut lutter ferme contre les esprits étroits et farcis de préjugés qui tenaient alors le haut du pavé.

Lors d'un voyage en France, en 1880, Fréchette devait avoir le grand bonheur de rencontrer Victor Hugo, alors dans toute sa gloire. Ce fut certes là une des grandes impressions de sa vie!

Mais autant que l'écrivain, il faut admettre l'homme chez Fréchette. C'était un patriote éclairé, un esprit ardemment libéral, qui mena le bon combat pour apporter aux siens un peu plus de lumière, un peu plus de joie de vivre.

Pour ce qu'il a écrit, et plus encore pour ce qu'il a fait, il a droit à toute notre sympathie. Et il se trouve, lui dont on fête le centenaire, infiniment plus près de nous que bien d'autres qui sont venus après lui...

Il est seulement regrettable qu'un événement de cette importance ait été aussi peu d'écho dans les mémoires canadiennes... Faudra-t-il qu'un jour un "étranger" découvre Fréchette pour que nous nous décidions enfin à lui accorder la place qui lui revient de droit dans nos lettres et dans nos coeurs?

E.-Ch. HAMEL

"Rêve de Valse" un excellent dérivatif

L'imagination, cette folle du logis, nous fait trop facilement voyager, en ces temps incertains, dans des régions sombres et inquiétantes; aussi avec quelle ardeur on accueille tout ce qui peut apporter un dérivatif à cet état d'âme. Jamais plus qu'aujourd'hui on n'a besoin de croire à la joie, au bonheur, d'oublier les soucis personnels, de faire provision d'optimisme.

Comment y réussir mieux qu'en assistant à la prochaine opérette que les Variétés Lyriques présenteront les 23, 24, 25 et 26 novembre, en soirée, au Monument National.

"Rêve de Valse", rêve d'amour! Comment rester insensible à l'enchantement de ces mots, aux accents de cette musique vaporeuse qui délassa et rafraîchit. Ce sont plusieurs heures d'un plaisir intense que l'on passera auprès d'artistes favoris qui n'ont qu'un désir, plaire et charmer.

On constatera une fois de plus l'effort constant de chacun pour donner des spectacles toujours de plus en plus dignes d'éloges.

M. René Guénette conférencier aux Sciences Sociales

Jeudi soir le vingt-trois novembre à huit heures et trente aura lieu au Club Canadien, 438 rue Sherbrooke une causerie — danse organisée par l'Ecole des Sciences Sociales, Economiques et Politiques. Cette initiative des élèves actuels doit être encouragée, et c'est une pressante invitation de la part de l'organisation aux élèves, actuels et anciens, à leurs amis et à tous ceux qui ont à coeur le succès de nos entreprises de jeunesse d'assister à cette manifestation. Monsieur René Guénette, rédacteur en chef de l'Ecole Canadienne, a intitulé sa causerie "LE TEMPS". Pour plus amples renseignements, appelez: CA 3885, CA 8721. — (Comm.)

Un jeune interprète... Saviez-vous que l'amusant Simoni que nous voyons si souvent à l'écran français était âgé de 84 ans?

Votre Autobiographie



... est écrite sur les talons de vos vieux carnets de chèques

Examinez les talons de vos vieux carnets de chèques.

En voici un qui vous rappelle l'achat de votre premier habit de soirée; un autre évoque chez vous le souvenir de l'achat d'une bague de fiançailles pour la femme qui, depuis, a été votre compagne; un troisième concerne le premier versement sur la maison que VOUS habitez encore aujourd'hui.

Et si vous avez atteint l'âge mûr, vous trouverez peut-être des talons de chèques qui vous rappelleront le mariage de votre fille, le premier cadeau fait à votre petit-fils.

Ces chèques que vous avez signés autrefois n'étaient pas de simples bouts de papier. Ils symbolisaient toutes les choses essentielles à la vie... aliments, vêtements, logement, éducation et croissance. En les écrivant, vous enregistriez les événements intimes de votre existence.

Comment cette banque peut VOUS aider
Votre banque est plus que la gardienne de vos fonds. C'est une institution avec laquelle vous pouvez discuter en toute confiance des problèmes concernant vos affaires et vos finances personnelles. Notre gérant local vous recevra toujours avec plaisir et s'efforcera de vous servir.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA
PLUS DE 600 SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DU CANADA



**SOBRE EN TOUT...
LA BIÈRE ME SUFFIT**

REVUE de la PRESSE

par Raymond BILODEAU

Le monde nous offre à tous les jours des paradoxes frappants, et durant une période de guerre surtout, il semble qu'ils deviennent encore plus nombreux. CHRONIQUE-TELEGRAPH de Québec relève le suivant.

"Si l'on suppose qu'un Martien soit venu jeter un coup d'oeil sur notre planète ces jours derniers, il aurait pu observer un phénomène des plus curieux. Sur le continent européen, il aurait vu des hommes rassemblés à la hâte, discutant autour des tables de conférence, dans la plupart des capitales, préparant des méthodes plus efficaces pour anéantir la race humaine.

"De ce côté de l'océan Atlantique, il aurait pu voir un autre groupe d'hommes, préparant des moyens pour sauver le genre humain. Ces derniers étaient des membres du Collège des chirurgiens américains, assistant à leur 29ème congrès annuel. Ils donnaient aussi les derniers résultats de leur guerre contre le cancer et se réjouissaient de voir que les membres de leur profession avaient guéri 30,000 guérisons durant les cinq dernières années, dans des cas-types considérés auparavant comme incurables.

"Si l'on veut aller plus loin, dans le même pays, en même temps qu'ils avaient les pourparlers entre ces médecins, un embargo était levé à Washington, permettant à ce pays de fournir des armements aux alliés. Mais tout ceci est une autre affaire... comme dirait l'autre...

On se prend à songer quelquefois ces milliers de jeunes gens récemment enrôlés dans les différents corps militaires du Canada, et comment ces futurs soldats peuvent se prêter aussi facilement à la vie dure de l'entraînement. Naturellement, tout nouveau, tout beau comme le dit l'adage, mais après quelques temps d'entraînement, ce nouveau vient monotone, et les hommes ont besoin de délasserment. Le HALIFAX-CHRONICLE a cru bon d'aborder cette question.

"Il fait plaisir d'apprendre que l'on occupe de donner du confort et surtout des amusements aux hommes qui sont sur le front. Des centaines de jeunes hommes ont répondu et plusieurs autres répondront à l'appel. Ces jeunes soldats ont un travail important en diverses parties de la Nouvelle-Ecosse et les citoyens sont en dette envers eux. Plusieurs sont loin de la maison ou des engagements familiaux et la solde n'est pas suffisante pour leur procurer bien des amusements; il ne leur reste qu'à s'asseoir près des baraques ou marcher dans la rue, ce qui n'est pas ce qu'il y a de mieux pour conserver un bon moral.

"Ainsi, louons ceux qui veulent bien apporter du confort et du délasserment dans leurs heures de repos. Toute personne qui est éloignée de la maison et sujette à l'ennui, même lorsqu'elle est de l'argent. Mais le soldat, loin des parents, et dont les moyens sont limités, ne peut en souffrir plus que tout autre.

Durant la dernière guerre, ce ne sont pas les meilleurs stratèges qui ont remporté des victoires. Ce sont ceux qui par leur connaissance de l'âme humaine unissaient leurs efforts pour convertir le moral de leurs hommes. Car l'ennemi se met dans le cœur d'un soldat, aussi courageux soit-il, ce courage déperit et il ne deviendra qu'un automate sans valeur personnelle.

Toute élection, fédérale, provinciale ou municipale, procure des embêtements à un grand nombre de personnes, tout spécialement à celles qui sont du camp perdant. Les injures qui se disent au cours des campagnes sont rarement conformes aux principes de la charité,

et faut-il avoir en certains cas, une grandeur d'âme hors de l'ordinaire pour ne pas casser la figure à quelques-uns de ces insulteurs à la solde de chefs peu scrupuleux. Sous le titre de "La paix sociale après les élections" le MONDE OUVRIER de Montréal faisait les quelques commentaires suivants, relativement à la déclaration de S. E. le Cardinal Villeneuve.

"Certes nous en sommes et nous nous inclinons avec respect devant les si belles paroles contenues dans l'émouvant appel à la paix et à la charité lancé par Son Eminence le cardinal Villeneuve. Le pardon des injures, nous voulons bien et c'est le devoir de tout chrétien de pratiquer cette vertu, mais pardonner ne signifie pas que nous devons oublier tout le mal qu'on nous a fait, ni d'agir de façon à empêcher que cela se renouvelle.

Lorsqu'en 1936, le régime Duplessis prit le pouvoir, il s'efforça de déclarer que "les employés honnêtes et qui ne s'étaient pas mêlés de politique ne seraient pas dérangés", mais c'est le contraire qu'il a fait en destituant des centaines, des milliers d'employés civils des deux sexes de façon mécanique et arbitraire; un avis brutal de déguerpissement dans les 24 heures sans autre forme de procès; combien de fonctionnaires supérieurs, des chefs de service, n'ont-ils pas appris par la radio vers les cinq ou six heures du soir — afin que leur famille le sache avant eux — qu'ils étaient destitués.

Ça peut se pardonner, et encore c'est-il un véritable sacrifice de le faire par charité chrétienne, mais ça ne s'oublie pas, Monseigneur.

Il est bon et même nécessaire d'avoir beaucoup de patience et de charité, mais il est des cas où il serait lâche de ne pas donner la réplique à des énergumènes grossiers, égoïstes et sans cœur.

Les pourparlers actuels entre l'Allemagne et la Hollande ne doivent pas être sans écho pour le Président des Etats-Unis. Le TORONTO STAR donnait récemment quelques détails relatifs à l'émigration de son aïeul il y a environ trois cents ans.

"Les marchés entre l'Allemagne et la Hollande auront un intérêt particulier pour le président des Etats-Unis. Le sang qui coule dans les veines du chef de ce grand pays est de source suédoise, française, anglaise, et allemande, mais la Hollande a fourni la plus grande part des ancêtres de cette belle famille. Les Delanos (les ancêtres de sa mère) quittèrent la Hollande pour venir s'établir en Amérique il y a environ 300 ans. Et le premier des Roosevelt débarqua à New Amsterdam — pour venir plus tard à New York — en 1659.

"Son nom véritable n'était pas Roosevelt; c'était Claas Martensen. Il était venu du petit village de Rosevelt, en Hollande et, ainsi, il ajouta "van Rosevelt" à son nom. Au cours des années qui suivirent, un autre "o" s'ajouta à son nom (ce "o" ne se prononce pas).

Il est un fait assez curieux lorsque se déclare une guerre: ce sont les nombreuses affinités qui peuvent unir les peuples entre eux et que l'on cherche à tuer afin de faire se soulever les nations. Souvent même un lien de parenté unira les ennemis.

Rappelez-vous: pour le soutien d'un journal, un abonné vaut mieux que deux lecteurs.



"Une Bonne Pipe et du Picobac—voilà de l'agrément!" dit M. Picobac

Pas étonnant que les Canadiens français fument le Picobac! La saveur rafraichissante de ce tabac fait les délices du fumeur et plaît à ceux qui l'entourent. Vous n'avez qu'à essayer une pipée de ce tabac doux, frais à fumer pour comprendre que c'est la crème de la récolte de tabac du Canada — et que vous vous priverez d'une forte somme de plaisir si vous ne vous en tenez pas au Picobac.

Le Tabac Picobac

Il a bon goût dans la pipe

DEUILS ET ANNIVERSAIRES

Un "week-end" à l'hôpital ou de la géniale "banalité" de notre maître, M. Bergeret pour Roméo BOUCHER

Que faire à l'hôpital, n'y fussiez-vous incarcéré, — si douce soit-elle, c'est toujours une prison, — que pour un simple bobo, qu'y faire, sinon lire et lire encore? L'insensibilité, ce scepticisme de la pitié, vient aisément aux rats d'hôpital: l'on y rencontre souvent les mêmes hôtes, coûteux piliers, non de la taverne, de l'assistance publique. Et ces insensibles lisent ou s'acharnent au jeu des cartes.

Pour qui n'aime pas le bridge ni les charmes du casino (1) de par chez nous, un livre, c'est l'antidote souverain à l'ennui, aux caprices insensés de nos pauvres camarades. Et, singulièrement, un bouquin d'Anatole France.

A mon dernier séjour dans ces limbes de la mort, l'hôpital, que n'eussé-je les oeuvres de ce pauvre Vieux Doc pour en faire ma pâture d'hommage à sa mémoire. Ecrivain fort sympathique — et dans tous les sens du terme — que le Vieux Doc. Héritier direct du notaire (2) Philippe de Gaspé. Deux vieillards et qui s'avaient de raconter, un peu timidement, y prennent goût, et c'est tout de suite, la notoriété, le grand succès.

Et nos années de prétençon, c'est bien l'allure cursive, alerte, va comme je te pousse du bon récit: toutes les licences sont permises, on donne volontiers absolue aux discours d'un vénérable septuagenaire, se répète-t-il au virage. Surtout lorsque le trait est ragoutant.

Je confesse volontiers que les anas, les histoires ne sont pas mon faible. Une histoire canayenne, biffions-nous trois, quatre mots, qu'elle pourrait tout aussi bien s'intituler: limerick, joke, et ainsi de suite. La fable, l'intrigue passe-partout s'avèrent interchangeables, à l'accoutumée.

C'est le ton, l'accent qui importe. Je lis Philippe de Gaspé, ses *Anciens Canadiens*, ses *Mémoires*, j'entends sa voix chevrotante, je souris un peu, je suis charmé, il sait nous dire à sa façon ce qu'il veut nous dire. Ainsi du Vieux Doc, beaucoup moins gourmé et qui souriait de sa médecine. L'ancien n'osait badiner, il ne souffrait qu'un plaisir sans noblesse. Deux genres, savoureux à l'égal.

Le Vieux Doc, s'il fut, comme tous ceux qui se découvrent une vocation à la fin d'une longue vie, fort heureux du succès, ne s'en faisait pas, selon l'expression argotique. Il resta très simple jusqu'à la fin — cette fin douloureuse dont on a parlé, et ce n'est pas le Vieux Doc qui se fût mêlé de feindre, par jeu plus ou moins sincère, un rôle, un personnage.

Ce bon Vieux Doc, et qui était un bon vieux, nous en contait d'écrouffantes, de bonnes et de ténantes. C'était son plaisir; de l'écouter ce fut le nôtre.

Ces récits, contes, anas et souvenirs, dont quelques-uns ne tirent leur valeur que du mot de la fin, personne ne les analysera sous la rubrique de littérature pure. Qu'ils nous aient distraits suffira. Et le folklore du cru — réserves faites sur l'originalité intrinsèque de tous les folklores de l'univers, interchangeables, je l'ai répété après tant d'autres — ce folklore perd dans l'homme qui signait Vieux Doc, le docteur Grignon, un de nos plus insignes amateurs.

Et notre ami Valdombre perd l'oncle et le confrère, dont la bonhomie ne le cédait à personne.

Joignez que le Vieux Doc possédait un don, celui du conteur, et, puissions nous le dire sans irrévérence, "comme le septième enfant, dans une famille québécoise."

Plus que celle d'un, d'une de nos poètes, poétesses... de trop, je regrette vivement la mort d'Edmond Grignon.

Mais à l'hôpital, durant ce week-end, je lus, non pas *En guettant les ours*, ces histoires plaisantes, et qui vous amusent sans arrière pensée, je relus, d'Anatole France, *L'Etui de nacre*. Toutes distances gardées, les deux auteurs montrent une certaine parenté: l'un se souvient de longues lectures, l'autre d'interminables conversations. Deux auteurs, l'un génial, l'autre fort amène, deux écrivains qui se rappellent et n'inventent guère d'eux-mêmes. La méthode des classiques. Toute révérence gardée, encore un coup.

Pour ne pas se piquer d'être original à toutes forces, on ne l'en demeure pas moins, à telles enseignes, que les originaux de France, d'Angleterre, Shakespeare, Corneille, Molière, Rabelais, Lafontaine et Racine ne furent, quant à l'anecdote, voire au détail, souvent, que des compilateurs qui rajoutaient, faisaient leur chose des économies fort maigres du voisin. Parfois, des greffiers, les notaires merveilleux de qui ne savait s'exprimer. *Bajazet*, par exemple, Racine en trouva l'occasion, écoutant quelque ambassadeur du Roy près (attention, ô prote, près, non point, auprès) la Sublime Porte. Et tant d'autres en firent de même, moins chériss des Muses, je l'avoue.

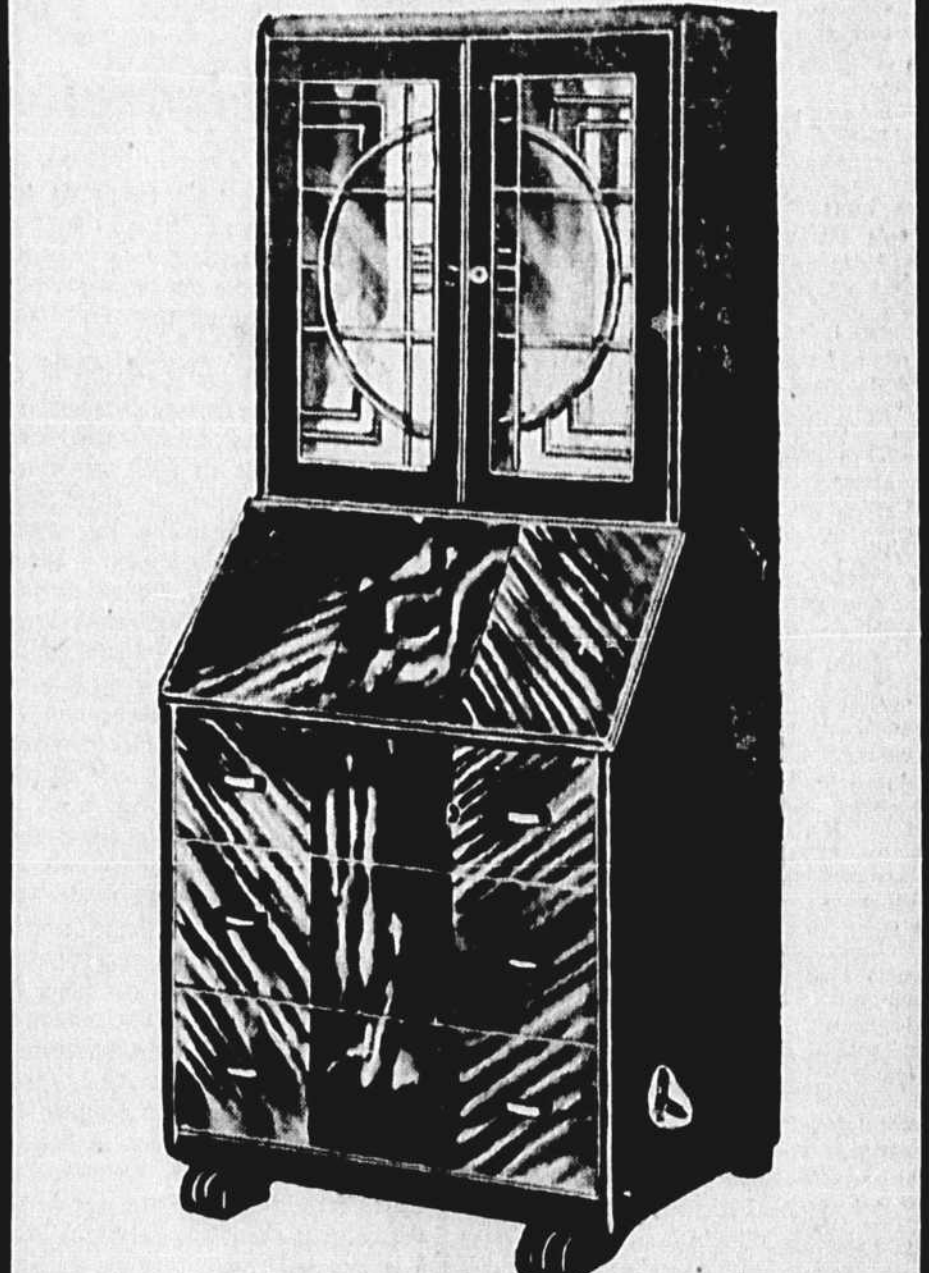
L'Etui de nacre, comme la moitié de l'oeuvre française, des marginaux qui font oublier la page, l'estampe vieillie.

Bien entendu, il y a le *Procureur de Judée*, merveille qu'il ne faut offrir aux distributions des prix qu'à la conventine munie, comme votre serviteur, d'une autorisation de l'Index. Ce conte vaut, à mon sens, toute l'oeuvre de Renan, pour le style, l'intention, l'intelligence, ne défait que l'esprit chrétien véritable dont M. Bergeret se montra toujours chiche. Cette hantise du catholicisme est chose intéressante, voire plaisante à observer lorsqu'on fait rencontre d'un incroyant, d'un philosophe. Si peu atteignent à l'indifférence. J'ai nommé Renan: vous avez lu, publiés par Hen-

Chez WOODHOUSE

Bibliothèque - secrétaire

Joli dessin moderne, genre Cascade



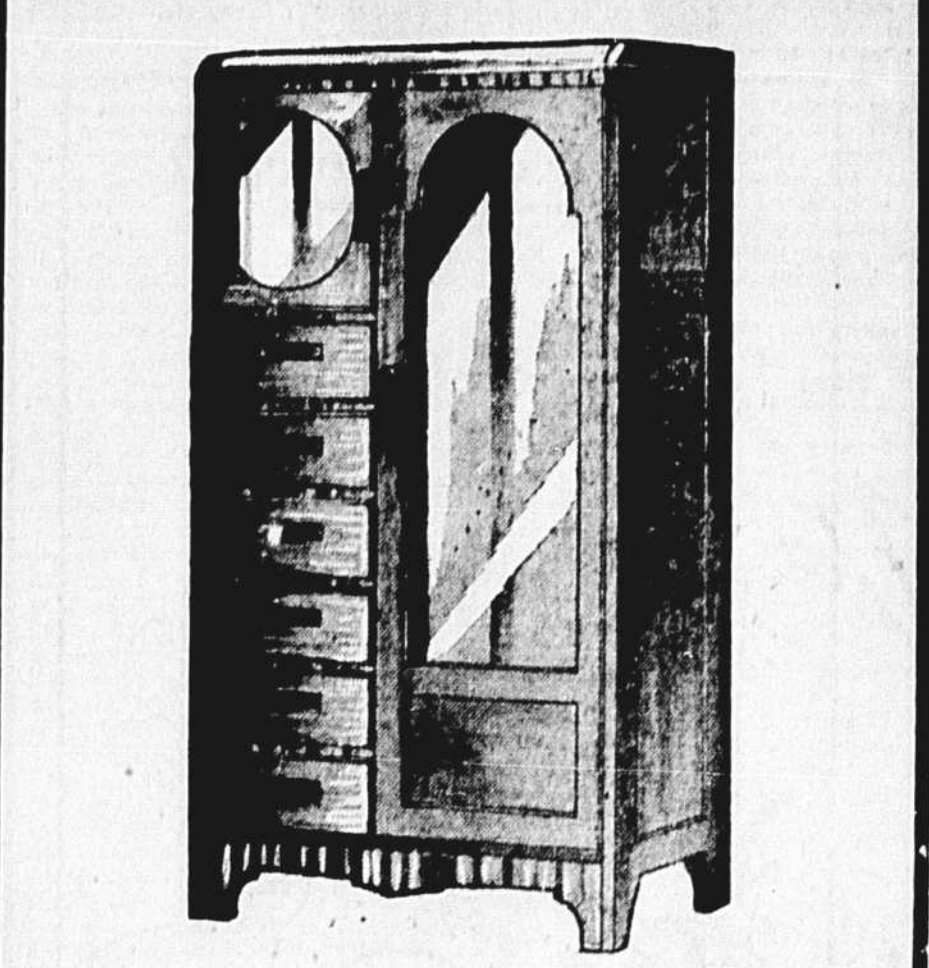
Vous ne devriez pas manquer de profiter d'une telle occasion. Ce secrétaire est encore plus joli qu'il le paraît ici. Il est fait de noyer oriental et de noyer épincé — le charmant dessin "Cascade" rehausse encore son éclat. Sa riche beauté et ses poignées modernes, son joli dessin de treillis sur la partie supérieure rendent ce meuble très original. Trois grands tiroirs. C'est un meuble de généreuses proportions. 15 1/2" x 28" x 68".

Rég. \$37.50

\$28⁷⁵

PAS DE DEPOT — La première mensualité assure la livraison.
24 MENSUALITES DE \$1.19 — Pas d'intérêt.
Pas de supplément.

Garde-robe modèle Cascade



Garde-robe de solide construction dans le joli et si populaire dessin cascade; riche fini noyer, jolis appliques de noyer oriental. Six grands tiroirs, très grand compartiment, porte-cravates et porte-souliers; épais glaces. Exactement tel que l'illustration.

Rég. \$45.00

\$32⁷⁵

PAS DE DEPOT — Livraison à la première mensualité. —
24 MENSUALITES DE \$1.39 — Pas d'intérêt
Pas de supplément.

WOODHOUSE & CIE LIMITÉE

105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal

Londres Birmingham Liverpool Manchester Nottingham Hull Southampton Cardiff
Edinburgh Glasgow Belfast Dublin Toronto — Québec, 65, rue de la Couronne —
Shawinigan Falls, 74, St-Marc — Jonquière, 137, St-Dominique — Rimouski, Ave de
L'Évêché — St-Jérôme, 294-296, St-Georges.



Vous m'apprenez que vous avez suivi très fidèlement les directions que j'ai données ici même sur la méthode à suivre pour se débarrasser de la cigarette. Vous n'avez pas fait grand progrès, me dites-vous, et vous êtes déjà tenté d'abandonner la patrie.

Rappelez-vous d'abord qu'il faut du temps, parfois beaucoup de temps pour défaire cette chaîne qui vous tient dans l'esclavage. Ça vous a pris quinze ans pour devenir le fumeur invétéré que vous êtes aujourd'hui. Pourquoi vous découragez si en quinze jours vous n'avez pas encore désappris et oublié?

Dans les cas difficiles comme le vôtre il faut remonter à la cause de cette habitude. Je viens justement de recevoir le rapport d'une étude très intéressante faite au laboratoire psychologique de l'Université de Columbia sur le rôle que joue l'habitude de mâcher de la gomme. Les conclusions qui se dégagent de cette étude peuvent s'appliquer tout aussi bien, comme l'indique d'ailleurs le docteur Hollingworth, auteur de ce rapport, à une foule d'autres habitudes bénignes comme celles de fumer, de siffler, de jouer avec un objet quelconque, de pratiquer une foule de tics plus ou moins originaux. C'est pour soulager une tension intérieure qu'on donne dans de pareilles manies. Cette tension intérieure rend nerveux; elle s'accompagne parfois d'une sensation de fatigue; elle rend le travail intellectuel plus difficile, elle cause des distractions, provoque des accidents mineurs.

Par une série d'expériences aussi ingénieuses que difficiles à décrire, le docteur Hollingworth a réussi à mesurer le soulagement que produisait l'acte très simple de mâcher de la gomme. La nervosité apparente est réduite d'environ 10 pour cent, la sensation de fatigue l'est de 10 à 15 pour cent, la fatigue réelle diminue elle aussi dans les mêmes proportions. Quant à la capacité de travailler et de produire un effort utile, on la voit augmenter d'à peu près le même pourcentage.

Que faut-il en conclure? C'est que chez les sujets qui souffrent de tension psychologique, il y aura certainement une tendance à s'adonner à toutes espèces de pratiques qui rendent cette tension plus tolérable. Instinctivement notre système essaie de se maintenir dans un équilibre satisfaisant. Il retarde autant qu'il le peut l'effondrement complet qu'une tension persistante et exagérée finirait par causer. Quand on est fatigué on éprouve le besoin d'une détente physique ou psychologique. Le jeu, les amusements, le sommeil sont des exemples de ces détente nécessaires. Si au moyen d'une habitude comme celle de mâcher de la gomme ou de fumer la

cigarette on peut de temps en temps réduire la tension de 10 à 15 pour cent, il est bien naturel que notre système tout entier accepte cette pratique et s'en fasse rapidement un moyen de conserver son équilibre.

Pas plus tard que la semaine dernière j'ai eu l'occasion de voir dans un laboratoire une démonstration très intéressante. On mit en évidence le mécanisme psychologique qui entre en jeu lorsque certains individus ont recours à l'alcool pour se débarrasser d'une tension qu'ils ne peuvent plus supporter. Les alcoolisés du laboratoire étaient des rats blancs. Depuis plusieurs jours ils avaient appris à parcourir un labyrinthe compliqué qui les conduisait à une chambre où ils pouvaient enfin trouver de la nourriture. Une fois leur apprentissage terminé, ils parcouraient sans aucune hésitation la suite des corridors, ils poussaient du museau les unes après les autres les portes d'entrée des chambres intermédiaires et ils se rendaient sans erreur au dernier compartiment où ils étaient sûrs d'apaiser leur faim. Pour provoquer chez les rats une tension psychologique faite de désappointement, d'indécision et de frustration, l'expérimentateur se mit alors à éloigner de la sortie du dernier corridor la boîte qui contenait la nourriture. Le rat qui arrivait à cette dernière porte, sûr de trouver ce qu'il cherchait, s'arrêtait interdit à la vue de la nourriture qui s'éloignait brusquement et se déplaçait à gauche et à droite de façon inattendue. Frustré dans son attente, inquiet et désappointé, l'animal faisait une crise nerveuse. Parfois cette crise devenait une vraie névrose, avec symptômes d'agitation, de paralysie, de troubles circulatoires, etc.

Un jour on s'avisait de faire prendre de l'alcool aux rats dont le système ne pouvait pas supporter cette tension psychologique. Ce jour-là, tous ces animaux devinrent calmes et ne présentèrent aucun des symptômes accoutumés. Pas besoin d'ajouter que le lendemain (the morning after the night before) leur nervosité était pire qu'auparavant.

La morale de cette histoire, mon cher Monsieur, c'est que chez les humains comme chez les rats, les désappointements, les conflits, les frustrations et les incertitudes provoquent un malaise général qui crée une tension dont on cherche à se débarrasser. Contracter une habitude, c'est, nous l'avons vu, diminuer cette tension et la rendre plus supportable. Mais on a beau multiplier ces soulagements partiels, on ne pourra jamais faire disparaître entièrement le malaise intérieur si on ne va pas jusqu'à sa cause première. Même quand cette cause est disparue, l'habitude peut persévérer d'elle-même. Ce sont ces

SECOURS DE GUERRE

Souscription spéciale de la Croix-Rouge. Objectif de la Province de Québec: \$300,000.

Comment cette somme sera-t-elle dépensée? La charte de la Société Canadienne de la Croix-Rouge définit ainsi le but de cette nouvelle entreprise:

"Contribuer, en temps de paix comme en temps de guerre, à rétablir la santé, à prévenir les maladies et à soulager les souffrances dans le monde entier."

La somme de \$1,000,000 fut recueillie l'an dernier pour financer les œuvres de paix de la Société. Aujourd'hui que nous sommes en guerre, c'est trois fois cette somme qu'il nous faut absolument trouver, aussi bien pour les œuvres de paix, qu'il est impossible d'ignorer, que pour le

habitudes dont les racines sont mortes qui se corrigent le plus facilement. Les autres se répriment à coup de volonté, elles se transforment par des méthodes appropriées. Mais tant que la tension demeure, vous êtes exposé à ce que votre système cherche quelque part le soulagement qu'il lui faut.

Vous me demandez aussi si les méthodes d'autosuggestion ne seraient pas efficaces dans votre cas. Je dois vous répondre que d'une façon générale il est difficile d'employer seul les méthodes d'autosuggestion. On court le risque de mettre en branle des mécanismes qui font plus de tort que de bien. Il existe par exemple une loi psychologique qu'on appelle la loi de l'effort renversé. Voici comment elle opère: quand on veut trop intensément modifier un sentiment, chasser une pensée ou réprimer une tendance à coup d'efforts de volonté, on se jette sans le vouloir dans un état de tension qui tourne contre soi l'effort même que l'on déploie. La tendance que l'on réprime, la pensée que l'on veut chasser, le sentiment qu'on veut dominer acquièrent une force nouvelle qui les rend parfois victorieux. C'est l'exemple classique de l'ouvrier monté sur un échafaud qui regarde en bas et se répète qu'il ne veut pas tomber. La seule idée de tomber, qu'il veut chasser de son esprit, domine bientôt tous ses centres nerveux et dispose son système musculaire à une chute quasi fatale. Non, n'essayez pas l'autosuggestion pour soulager une tension, surtout si c'est une tension d'ordre émotif. Distrayez-vous plutôt, gardez vos tics s'il le faut et si votre entourage peut les endurer. Quant à l'alcool, rappelez-vous que le soulagement qu'il procure est trop souvent passager. Il soulage la tension, c'est indiscutable, mais c'est un remède dangereux qui dans bien des cas ne devrait s'employer que sur prescription.

Revenons à vos problèmes, mon cher ami. Ne prenez pas les choses au tragique. Amusez-vous pendant quelques semaines encore à contrarier de mille façons votre habitude de fumer trop de cigarettes. Si, après un essai loyal, vous constatez aucune amélioration, c'est qu'il y a chez vous une tension permanente qui tient vivace la manie dont vous voudriez vous défaire. Souffrez-vous de m'adaptation professionnelle? Je l'ignore. Avez-vous des problèmes familiaux qui vous tourmentent le cœur? C'est fort possible. Eprenez-vous quelque conflit intime que vous ne voulez pas regarder bien en face? C'est à vous de vous le dire à vous-même.

Anselme BOIS.

vaste programme de secours de guerre qu'il faut établir immédiatement.

Pour qu'on se rende bien compte de l'ampleur de ce programme, permettez-vous de résumer ici le travail accompli par la Croix-Rouge de 1914 à 1918:

Hôpitaux et gardes-malades

Il faudra construire et équiper des hôpitaux en Angleterre et en France pour y soigner les malades et les blessés. Durant la dernière guerre, la Croix-Rouge Canadienne construisit et équipa (en entier ou en partie) des formations sanitaires à Taplow, Bushey Park, Ramsgate, Bexhill et Buxton en Angleterre; elle érigea aussi l'un des plus vastes hôpitaux militaires de France et établit, à Boulogne, un dépôt pour les hôpitaux canadiens.

Ambulances

De 1914 à 1918, la Croix-Rouge Canadienne fournit un très grand nombre d'ambulances pour le transport des malades et des blessés en France et en Angleterre.

Camions

La Croix-Rouge Canadienne maintint également en France un service de camions destinés à transporter rapidement, partout où l'on en avait besoin, les diverses fournitures de la Croix-Rouge.

Appareils chirurgicaux et médicaments

On devra voir tout de suite à l'achat d'appareils chirurgicaux et de rayons-X, de remèdes et d'articles de pansement. Au cours de la dernière guerre, 147,270 caisses de fourniture furent expédiées aux hôpitaux d'Angleterre, en plus de quantité d'articles identiques aux hôpitaux de France. Une somme de \$12,500 fut consacrée à l'aménagement d'une salle à l'hôpital de la St. John Ambulance Brigade, à Etaples, France.

Aliments et friandises

La Croix-Rouge espère, cette fois encore, être en mesure d'expédier à nos soldats au front des chaussures, cigarettes, bonbons et autres douceurs. Durant la dernière guerre, 341,326 colis furent ainsi envoyés outre-mer. La Société expédia 60 livres de vivres par mois à chaque prisonnier de guerre canadien, en plus du tabac, des remèdes, des vêtements et des livres.

Bureau de renseignements

Le Bureau de Renseignements installé à Londres rendit de précieux services à des milliers de soldats. De nombreux bienfaiteurs anglais se faisaient un devoir de visiter les blessés canadiens dans les divers hôpitaux, de leur apporter une foule de choses et d'informer la Société de leur état et de leurs besoins. Un service d'enquête se tenait à la recherche des "disparus" pour pouvoir renseigner sur leur sort leurs parents éloignés.

Des sollicitudes bénévoles furent appelées à votre charité au cours de cette campagne. Si personne ne s'adresse directement à vous, veuillez adresser de votre même votre contribution à la section de la Croix-Rouge de votre localité. Donnez de bon cœur.

Patrons:

LEURS MAJESTÉS LE ROI et LA REINE

Président:

LORD TWEEDSMUIR OF ELAFIELD

Division de Québec

Présidents honoraires:

LE CARDINAL VILLENEUVE

BISHOP CABBINGTON

LADY DRUMMOND

Président:

LT.-COL. K. M. FERRY, D.S.O.

Présidents honoraires:

LE SENATEUR R. DANDURAND

HUNTLY R. DRUMMOND

Vice-présidents honoraires:

HON. C.-P. BEAUBIEN

SAMUEL BRONFMAN

LT.-COL. W. P. O'BRIEN

Présidents généraux conjoints:

J.-HENRI LABELLE

R. P. JELLETT

Lettre de Belgique

L'offensive de paix et les autres...

Dans ma première lettre — j'espère qu'elle vous est bien parvenue — je vous ai exposé comment les neutres (et en particulier la Belgique) suivaient les phases de la guerre et comment ils comprenaient et désiraient respecter l'état de neutralité. Passons à cette fameuse offensive de paix.

Ballon d'essai, ont dit certains. Une opinion prévaut ici: ce fut un véritable essai. Personne n'a cru à sa réalisation, mais il a permis de mesurer la résistance des forces en présence. D'une part, les Franco-Britanniques décidés d'aller jusqu'au bout. D'autre part, les Allemands — dont les pertes pour la campagne de Pologne peuvent être estimées à une bonne centaine de mille hommes — lançant diverses propositions de paix et présentant officiellement les neutres à titre d'entremetteurs. Propositions d'ailleurs répétées sous diverses formes et le terme "offensive" est bien celui qui définit cette campagne en faveur du fait accompli. (Propositions d'ailleurs vagues permettant toutes les exigences.)

Les petits Etats neutres et en particulier la Belgique et la Hollande — dont les souverains avaient à la veille de la guerre proposé une médiation — quoiqu'ils se sentissent indirectement sollicités cette fois, jugèrent prudent, et à bon escient d'ailleurs, de s'abstenir. Ils prévinrent la manœuvre en ne lui manifestant aucune sympathie, témoin la presse des deux pays.

Cette tentative ayant échoué, nous assistons à une reprise des hostilités en Sarre et sur les côtes d'Ecose, toutefois sans grande envergure de part et d'autre, ce qui permet de dire, que cette guerre est "étrange".

Mais on a l'impression très nette ici que, d'une part, le blocus use déjà la résistance allemande, d'autre part le contact russo-allemand réserve bien des surprises. Il est un fait: l'abstention italienne et le rapprochement soviétique n'ont pas été sans créer une impression de malaise en Allemagne. Il est bon de signaler aussi que l'échec des conversations russo-turques, indirectement guidées par l'Allemagne (faute de grives on mange des merles, dit le proverbe), aussitôt suivi par la signature de l'accord franco-anglo-turc, tout cela renforce singulièrement la position des Franco-Britanniques en Méditerranée et conseille la plus grande neutralité à l'Italie. Du point de vue européen, le prestige des deux nations démocratiques sort grandi de cette victoire diplomatique.

Maie, comme le remarque fort judicieusement un écrivain belge, Mau-

rice Wilmette, dans l'article qu'il signe dans "Le Soir" de Bruxelles du 19 octobre, c'est l'offensive de propagande qui — d'un seul côté — peut l'affirmer — menace surtout les neutres. Elle n'a pas attendu la guerre pour se manifester. Et, à l'effet, Maurice Wilmette relate la rencontre à Cologne du professeur de l'Université, M. Pétri, auteur d'un essai d'histoire raciale. Ouvrage il est démontré que l'invasion et tout la colonisation française avait poussée jusqu'à la Loire. Le nord la France avait été occupé aux VIIe siècles par des Germains et les traces onomastiques étaient encore perceptibles à l'heure actuelle dans les noms de lieux. Evidemment tout le sol de la Belgique avait subi ce sort.

On peut aller loin avec de telles thèses. Les Visigoths, autres Germains, ont été en Espagne; les Lombards en Italie, etc. Ce que le professeur Pétri oublie de préciser, c'est que ces barbares d'autrefois se seraient en contact d'une civilisation plus avancée que la leur.

Mais c'est là de la propagande organisée pour la consommation interne. La délicatesse est d'ailleurs poussée très loin: beaucoup de intellectuels ont reçu, de ces derniers jours, le discours du chancelier allemand traduit en français.

Nous remercions vivement les Allemands de ces aimables intentions. Nous respectons notre neutralité scrupuleusement, mais nous nous dressons sur nos gardes. Un homme venu en vaut deux.

Jean GROFFIER

LE JOUR est édité par la compagnie Jour Limitée, 180 rue St-Catharine (suite 44), Montréal, tél.: *Platine Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication La Presse Limitée, Montréal.

GUSTAVE DUTAUD, C.R.

Avocat et Commissaire

20 OUEST, rue SAINT-JACQUES

Tél. HARBOUR 3705

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que Rebecca Cohen, de la cité de Montréal, dans la province de Québec, s'adresse au parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce de son mari, Harry Cohen, de la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Ottawa, ce 17 octobre 1939.
ORIAN E. B. LOW,
46 Elgin Street,
Ottawa, Ontario,
Procureur de la requête.

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que DAME DOROTHY FLORENCE DO MARTIN, de la ville de Montréal, dans le comté d'Hochelega, province de Québec, s'adresse au Parlement du Canada à sa prochaine session d'ici, pour un bill de divorce d'avec son mari, LEONARD DO JAMIN MARTIN, géant, de la Cité de Montréal, province de Québec, sur allégations d'adultère.

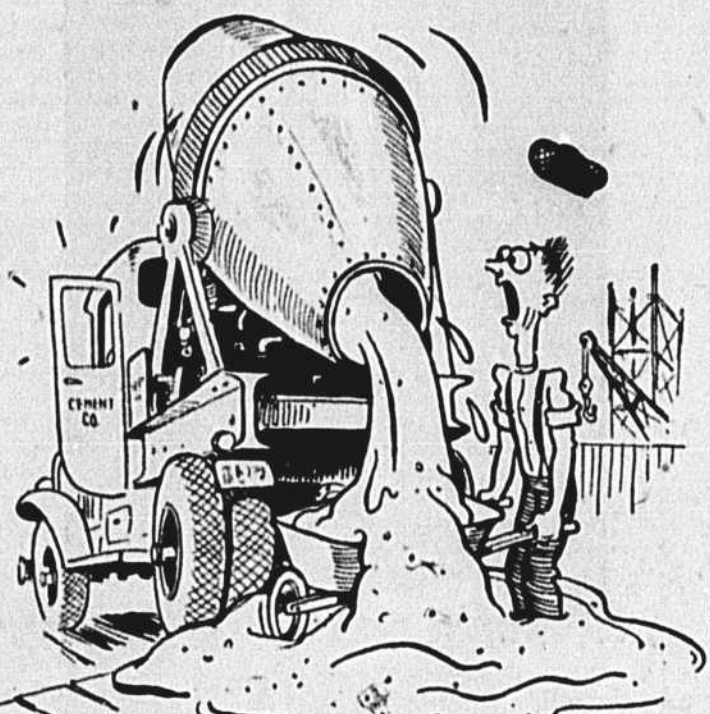
MONTREAL, le 6 novembre 1939.
Creelman Edmison & Bell
Procureurs de la requête
215 ouest, rue St-Jacques,
Montréal.

Correspondant demandé

Jeune homme d'affaires désire échanger une correspondance bilingue.

S'adresser à:
M. Howard Lane, 152 O. 42ème rue
New York, N.Y.

OÙ EST JOS ?



A PRENDRE UNE

Dow
BIÈRE
Old Stock



LA BIÈRE DE BON GOÛT



DANGERS INHÉRENTS À L'HIVER

DANS le but de nous aider à fournir un service de transport ininterrompu, nous nous faisons l'interprète de la grande majorité des citoyens de Montréal qui comptent sur notre service, pour demander la coopération de tous les automobilistes. Bientôt, le givre, la neige et la glace rendront la circulation très difficile. Nous suggérons qu'il est dès maintenant à propos pour les automobilistes de vérifier leurs freins, pneus, batteries et de tenir leurs chaînes prêtes afin qu'ils puissent conduire leur voiture sans danger et sans cause de délai. Il y va de l'avantage des automobilistes de tirer profit de cet avertissement. Être prêt maintenant c'est prévenir les dommages, accidents et les retards de circulation.

Les automobiles, camions et traîneaux, en panne sur les voies de tramways, de même que les collisions d'automobiles et autres accidents sur les grandes artères, sont les causes principales de délai dont souffre 80% des Montréalais utilisant notre service de tramways.

Quand les voies de tramways sont libres, la circulation est plus rapide pour tous.

DIRIGEZ-VOUS VERS LA CHAÎNE DU TROTTOIR

Les délais causés par des accidents légers pourraient être évités si ceux en cause dirigeaient immédiatement leurs voitures vers la chaîne du trottoir pour y faire les ajustements.

39-11-06



RUES DE MONTRÉAL

La rue St. Jacques



Cette rue, la deuxième ouverte dans la ville, en 1672, fut nommée en l'honneur de M. Jacques Olier, fondateur du Séminaire et l'un des fondateurs de Montréal, St. Jacques étant son patron.

LA FEMME DU JOUR

A propos d'utopie...

A Michèle.
Vous dites Michèle: "Travailler, lutter, se battre sans relâche, c'est la loi de la vie."
Travailler, c'est-à-dire: peiner pour faire quelque chose.
Lutter, c'est-à-dire: résister, faire un effort pour vaincre l'obstacle.
Se battre, c'est-à-dire: se frapper mutuellement.

J'accepte volontiers ces deux premiers verbes pour traduire la loi de la vie... Mais je vous en prie tâchez d'éliminer le troisième.

Remplacés si vous voulez, ces trois verbes par trois substantifs équivalents, et parsons de là.

Action: manifestation d'une force, d'un agent moral ou matériel.
Lutte: corps à corps... effort en sens contraire entre deux éléments.
Violence: extrême énergie plus destructrice que constructive.

Dans la loi de la vie, qui est une loi de création, s'impliquent nécessairement l'action, la lutte, mais pas la violence. La création d'une chose ne nécessite pas la destruction d'une autre; il suffit d'un principe agissant qui s'empare d'une chose, la développe, la transforme, l'améliore, d'où l'action, la lutte... mais qu'il quitte à faire ici la violence?

Revenons à vous voulez bien maintenant; dans le domaine de la pratique, et essayons d'y faire évoluer ces idées.

C'est mon rêve de voir disparaître la guerre qui a amené chez vous cette exclamation: "Réver que la paix puisse régner, quelle utopie!" — Rien d'étonnant à votre réaction, vous y tenez à votre formation, à votre habitude de penser, comme on tient à de vieilles habitudes! — C'est justement à ce point faible que je touche, l'autre jour.

Nous portons tous, génération après génération, d'un tremplin pour nous élever vers la vie... La base de ce tremplin est faite du dépôt qu'y laissent leur à tour, la pensée, les habitudes, la civilisation de chacune des générations précédentes... Mais l'accumulation de ce dépôt, de par son augmentation, fait varier graduellement la direction du tremplin. Il est plus facile évidemment de suivre la vieille habitude: monter

sur le tremplin et s'élever comme ont fait les autres sans s'inquiéter, sans aller voir si avec quelque effort ça ne pourrait pas changer en l'améliorant, l'orientation de la base.

En s'appuyant, non pas sur nos connaissances qui sont bien médiocres, mais sur celles par exemple d'un André Siegfried, on en vient facilement à la conclusion qu'il y a de moins en Amérique, le moment est favorable comme jamais il ne le fut, de former une société hostile à la guerre... Nos voisins possèdent des ressources naturelles immenses, ils ont assez d'or en caisse pour ne plus convoiter celui des autres, l'étendue de leur pays leur permet de se multiplier à leur aise. Ils peuvent se suffire à eux-mêmes, ce qui leur confère une puissance suffisante pour en imposer aux nations lardées par le virus belliqueux... Pour nous qui sommes en voie de devenir une "puissance internationale", (ceci est le sous-titre de l'étude de Siegfried sur le Canada) notre sort n'est-il pas assez étroitement lié à celui de nos voisins pour que les mêmes idées y prévalent? La propagande pour la paix, faite par le cinéma américain depuis 1918 a sûrement eu déjà une influence considérable, aidons-la de tous nos moyens si petits soient-ils... égoïsme, vions à faire de notre monde, un monde meilleur.

Quant à votre argument: "...des coeurs généreux, des âmes combattives que nous ne connaîtrons jamais!"... n'est-il pas la traduction exacte de ce que j'émettais en disant que notre formation nous amène à apprécier par-dessus tout le génie militaire: Napoléon: un génie... Croyez-vous vraiment que les coeurs généreux, les âmes combattives aient besoin de guerre pour sortir de l'apathie? La lutte pour la vie n'a-t-elle pas toujours été un stimulant plus que suffisant pour tous les penseurs, les artistes de la pensée, de la bonté et de la beauté? — Ces génies valent bien les génies militaires, et pour eux, un monde en paix ne sera jamais un monde inerte, où l'apathie risquerait de les étouffer. Le sel de l'existence est pour eux d'une essence différente, et leur coup de tête a moins besoin de bras pour s'exercer!

LIANE

Réponse à Liane

J'essayerai de vous répondre brièvement. L'essentiel de la page ne se prête pas à une longue réplique. De plus, comme au fond j'ai la certitude que nous avons des idées à peu près identiques, il serait oiseux d'ouvrir une longue discussion. Toutefois, si je ne devais me conformer aux habitudes de notre journal, cette discussion me paraîtrait assez, alors même qu'elle me paraît une sorte de guerre en petit, tout comme le serait une prise de bec ou un corps à corps, mais à un degré différent: de violence. Ce n'est certes pas moi qui m'en plaindrais: ce serait vraiment trop monotone, si tout le monde était dans ce même état.

Alors, comme l'on se bat pour une simple opinion, comment expliquer ensuite qu'on ne le fasse pas quand il s'agit d'empêcher que se propagent des idées criminelles? Il ne servirait de rien de s'illusionner là-dessus et ce serait faire dévier la question que de changer le sens des mots.

Si vous le permettez, nous laisserons de côté les artistes qui n'ont jamais rien fait de nuisible en ce bas monde. Au contraire! Et nous nous contenterons de discuter gentiment du sujet qui nous trouble.

Pour indubitable qu'elle fait, la guerre ne peut nous empêcher d'ouvrir les yeux sur la triste répétition et d'entrevoir ses fâcheuses conséquences avec pessimisme. L'on peut tout bien s'indigner à la pensée que des hommes veulent ne faire qu'une bouchée du monde et se rejouer en songeant que d'autres tentent de le mettre à la raison, sans se leurrer sur la durée de la prochaine armistice et sans croire que nous ferons mieux à leur place. Et si je suis avec vous sur un point, à savoir qu'il est affreux de voir le monde s'entérger, je crois que nous n'y pouvons vraiment rien, pas plus que ceux qui ont tenté la chose et qui ont misérablement échoué. Depuis que les tentatives de toutes sortes pour un règlement pacifique sont demeurées impuissantes, nous avons appris qu'il y a des choses d'elles qui ne se règlent qu'à coups de canon, des principes qui ne se défendent qu'au prix du sang qu'on verse. Nous avons appris en même temps à nous défier de l'avenir. Et s'il est présumable de croire qu'on connaîtra, la guerre finie, une ère heureuse, une paix enfin durable, rien ne nous empêche d'être sceptique sur ce point, alors même qu'on espère de toutes nos forces que le miracle s'accomplisse. Les événements nous démontrent trop souvent! Seulement, d'ici à ce qu'on parvienne à faire disparaître du monde ce totalitarisme qui nie l'individualité, on aura le temps de se mieux situer pour porter un jugement équitable et agir en conséquence.

Pour revenir à l'idée exprimée dans votre article, l'autre semaine, je dois vous avouer que personnellement je ne crois pas que la formation première de l'individu soit seule responsable des fautes de l'humanité, ni qu'une réforme en ce sens puisse changer du tout au tout les réflexes des hommes devant les

événements. On peut inculquer des notions de probité, de bonté, de beauté dans l'esprit des enfants, les gaver de connaissances ou plutôt de faits historiques, mais les actions héroïques, paisibles soient-elles, ne sont qu'épiphénomènes, très bien. Mais cela ne vaudra pas dire qu'on réussira à étouffer l'individualité. Tout au plus, celle-ci se développera et s'affirmera. De toute façon, l'individu n'est pas une machine à découper, et seule une méthode appliquée avec effet, dans le sens que vous entendez, pourrait me convaincre du contraire. Encore, faudrait-il attendre longtemps pour se rendre compte des résultats. Nous ne serions sans doute plus de ce monde pour pouvoir nous en réjouir. Mais comme on n'obtient rien sans peine, et si peut-être les générations à venir jouissent du bonheur qui nous est refusé actuellement.

Pour ce qui regarde nos voisins, s'ils ont assez de ressources, comme vous le leur faites remarquer, pour ne pas tenter d'exploiter celles des autres, cela ne veut pas nécessairement dire qu'ils ne le feront jamais. Un jour peut venir, pas très lointain, où eux aussi pourraient combattre. Et ce serait alors pour deux foyers de richesses. Ils feraient cela simplement par sympathie? Allons donc! Ce serait se leurrer que de le croire. Dans un pays où les gens s'entassent et qui ressemble plus à un fourmillement qu'à autre chose, croyez-vous vraiment qu'on ne songe pas comme il le fait bon de vivre plus confortablement, plus largement, sans toujours avoir à jouer des coudes? Et puis, eux non plus ne dédaigneraient pas nos richesses. La main-d'œuvre et le capital nécessaires: ils ont les deux. Ce n'est pas à espérer que la chose arrive, car ce serait encore plus atroce si la guerre se livrait sur nos frontières. Toutefois, il ne faut pas trop s'en faire sur l'état d'âme ou d'esprit des peuples paisibles.

Un simple coup de vent de fait pas pourrager, mais il en est souvent le prélude.

MICHELLE

FEUILLES MORTES

C'est l'automne dans la nature, c'est l'automne dans notre cœur! Un soleil très chaud, parce qu'il est fait de pleurs, fait ressortir ce deuil profond. Des avalanches de feuilles jonchent la vallée, et les arbres dans un excès de pudeur ont ramené leurs branches sur leurs corps nus.

De même, nous avons tu notre chanson et comme un voile à notre tristesse, nous avons opposé à la vie le spectacle de nos pleurs. Nos espérances?... Elles ont pris notre déception. Nos rêves?... Ce sont aujourd'hui des réalités décevantes. Dans notre âme c'est le deuil de nos joies que nous portons... Aujourd'hui n'a pas tenu les promesses d'hier. Nous avons bu le calice jusqu'à la lie. Peut-être un nectar y est-il mêlé mais le noir qui broie notre âme a mis son ombre sur toutes choses.

C'est la grise saison, ce sont les pleurs. Malgré tout, y a-t-il des feuilles mortes? Non! J'ai toujours cru et je veux encore croire que les feuilles ne meurent pas réellement, que ce n'est qu'un stage qu'elles font sur le sol; et que chaque printemps voit fleurir les mêmes feuilles aux mêmes branches...

Je veux puiser l'associé si souvent à notre existence que pour elles comme pour nous: la Vie soit un éternel recommencement!...

GIL

Le Vrai
CHEZ-SOI
SERVICE IRREPROCHABLE
HÔTEL ST. RÉGIS
392, rue SHERBOURNE-BA. 4135
TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur,
la seule église catholique de langue
française à Toronto.

LES DÉTRESSES DE L'HÔTELLERIE

Il y a longtemps qu'on désire des lois convenables pour l'industrie hôtelière. D'un côté, on a invité les touristes, à grand effort de publicité; de l'autre, on a découragé les mêmes touristes en leur présentant une province désorganisée au point de vue de l'accommodation des voyageurs.

Il existe, dans l'administration provinciale, un service de l'hôtellerie, mais on a souvent nommé à ce poste des hommes qui n'avaient aucune expérience et qui ne pouvaient remplir leur tâche qu'après des années de fonctionnarisme. C'est ce qui explique le mauvais état de l'hôtellerie et l'absurdité de certaines lois.

A mon point de vue, les préposés au service des hôtels, dans l'administration de Québec, devraient être approuvés, sinon désignés, par l'association même des hôteliers. Il existe, dans ce groupe important, nombre d'hommes qui ont quinze, vingt ans et plus d'expérience dans le métier.

Il savent ce qui nous manque, et ils peuvent juger bien vite de la compétence ou de l'insuffisance des candidats à ce service. Quand les avocats veulent se choisir un bâtonnier, ils ne vont pas consulter un architecte, et quand un hôpital veut nommer ses internes, il ne recourt pas au vote de la Chambre des notaires. Le bon sens devrait guider les gouvernements. Pourquoi ne consulteraient-ils pas les hôteliers avant de faire les nominations qui concernent ces derniers.

L'une des anomalies de notre régime, c'est la facilité étonnante avec laquelle on multiplie les hôtels, à la campagne comme à la ville. On décorera de ce nom n'importe quelle bicoque, où les chambres et les lits donnent la nausée, où la nourriture est infecte, où le service est inexistant. Les voyageurs et les touristes en sortent dégoûtés. On devrait probablement exiger de quiconque veut ouvrir un hôtel, des certificats reconnus par le gouvernement. Je me demande s'il n'y aurait pas lieu de créer, dans diverses institutions, écoles techniques ou autres, des cours spéciaux sur l'hôtellerie. On pourrait y recruter nombre de jeunes gens qui auraient des chances d'avancement dans les grands hôtels ou qui pourraient organiser, en diverses parties de la campagne, particulièrement fréquentées des touristes, des auberges et pensions dignes de porter ce nom. A l'heure actuelle, ces maisons sont presque invariablement sous la direction d'étrangers qui ont plus d'expérience et de flair que les nôtres.

Parlerons-nous des lois qui contribuent à la ruine de notre hôtellerie? L'exemple le plus frappant est l'Ordonnance des salaires raisonnables, qui a failli causer la ruine de plusieurs établissements, empêché la juste promotion des serveurs les plus dévoués et les plus utiles, causé

des embarras sans nombre aux propriétaires d'hôtels, et qui, finalement, est tombée dans une sorte de déchéance. Cette ordonnance n'a rencontré qu'une sourde opposition, tant de la part des patrons que des employés. Nous nous étonnons que de faux économistes aient pu passer pareils règlements. Nous avons eu, pendant trois ans, un ministre du Travail pour qui toute législation était incompréhensible comme du sanscrit. Son Office des salaires prétendus raisonnables était composé d'hommes qui était tout à l'opposé du sens pratique.

L'hôtel est une maison où se réfugient les gens qui voyagent. Ceux qui veulent y habiter quelques jours ont droit à y trouver un peu des libertés, du service et du confort de leur "home". Il est ridicule de les entourer de règlements ineptes. Ici, la loi des Liqueurs est en cause. Elle défend que l'on serve des liqueurs, vins, bière et spiritueux, dans les chambres, alors qu'il est permis d'y apporter des "40 onces" achetées de la Régie et de s'y saouler à volonté. En d'autres termes, des buveurs y chercheront refuge, après avoir passé par un magasin de la Régie, tandis que les honnêtes voyageurs, fatigués d'une longue route, ne pourront commander du service de l'hôtel le moindre verre qui les reconforterait. Bien plus, ce règlement imbécile favorisera un tas de faux hôteliers, de tenanciers sans scrupule et de "blind pigs", qui retireront tout le profit de leur commerce illégal, alors que les hôteliers consciencieux iront vers la ruine.

Nous avons déjà réclamé, pour tous les hôtels bien tenus, des débits de liqueurs, avec permis par la Régie. Nous avons signalé l'hypocrisie de la fameuse coutume des "Clubs" qui n'ont de club que le nom et qui sont des bars ordinaires. Nous répétons encore que les hôtels recommandables devraient avoir le premier droit à ces bars. Ils sont, pour la plupart, dans une situation financière lamentable. On leur enlève le plus clair de leurs revenus en favorisant les débits clandestins. Après, on viendra se plaindre de la diminution du tourisme dans la province de Québec. On ne saurait être plus illogique. Pourquoi ne se rend-on pas enfin compte de la réalité?

En résumé, nous demanderions au nouveau gouvernement de réformer totalement le service de l'hôtellerie, la loi des hôtels, l'octroi des permis, la vente des liqueurs et la surveillance de ces maisons ouvertes au public et aux touristes. Sans ces réformes, il est inutile d'espérer attirer chez nous notre juste part de tourisme. Et notre réputation en souffrira autant que notre bourse.

Paul RIVERIN

Aux Matinées Symphoniques

Les Matinées Symphoniques du Plateau remportent chaque fois un magnifique succès. C'était samedi dernier, 3ème de ces concerts pour la jeunesse, donnés par les Concerts Symphoniques de Montréal. Le directeur habituel, M. Wilfred Pelletier avait élaboré un programme presque exclusivement composé de Verdi, et nous présentons en plus, une intéressante causerie sur ce grand maître italien.

Le programme débuta par une pièce bien caractéristique de Weber: l'ouverture du "Dominateur des Esprits". Puis M. Pelletier en vint à parler de Verdi, ce grand génie du monde musical, dont le nom est sur les lèvres de tous les amateurs de musique. La vie de Giuseppe Verdi fut très longue, mais au point de vue musical, nous dit notre distingué chef d'orchestre-conférencier, il a sans cesse rejoint au lieu de vieillir. A mesure qu'il avançait en âge et en expérience, on percevait une transformation continue de son oeuvre.

Dans sa jeunesse, Verdi ne fut pas un élève particulièrement précoce. A Milan, où il alla étudier, on voulait le refuser au Conservatoire, parce que, jugeait-on, il n'avait pas assez de talent. Il faut admettre qu'il composa beaucoup de musique sans valeur relative, mais c'était pour se faire la main, comme il disait lui-même. A dix-huit ans, il obtint un premier succès comme chef d'orchestre de son village, et commença lentement à s'affirmer. En 1829, Verdi écrivit son premier opéra: "Oberto, conte di Bonifacio" ainsi qu'un opéra-comique: "Un Giorno di Regno", lequel n'a aucun succès. Mais après quelques années, en 1842, c'est "Nabuccodonosor" qui lui apporte définitivement la célébrité et "Hernani" où il se sert pour la première fois du leitmotiv. Et puis viennent successivement, du génie prolifique de Verdi, une vingtaine d'opéras célèbres, dont sa trilogie populaire "Rigoletto, Il Trovatore et la Traviata", composée en moins de trois ans. En quelques années, il conquiert une grande célébrité, non seulement en Italie, mais dans les autres pays d'Europe et même d'Amérique. Le foudroyant succès de Wagner, à l'époque, n'a pu éclipser Verdi.

Dans la première partie de sa vie, le grand maître composa son célèbre "Requiem" et finalement les deux opéras "Othello" et "Falstaff" qui sont peut-être les deux plus grands chefs-d'oeuvre que nous ait laissés Verdi. Toute son oeuvre qui plait tant au grand public est empreinte de sincérité et d'émotion intense. Cependant, nous fait remarquer le conférencier, si Verdi obtint toute sa vie la faveur du public, il dut, par contre, subir sans cesse l'hostilité de la critique. Et Monsieur Pelletier termine sa brève causerie en rappelant la mort de Verdi en 1901 à l'âge de 87 ans.

Le concert se poursuivit avec un quintette pour instruments à vent de Taffelner interprété par l'Ensemble des instruments à vent de Montréal, lequel a joué avec beaucoup de justesse cette pièce si difficile à rendre.

On procéda ensuite à l'Initiation aux Instruments, et aux Questions et Réponses, deux numéros aussi amusants qu'édificatifs pour le jeune et sympathique auditoire des concerts. Il est alors curieux de constater tout l'intérêt que les enfants apportent à la bonne musique, et c'est avec beaucoup de finesse et d'intelligence que M. Pelletier parvient à leur inculquer les rudiments de son art.

Comme, à l'accoutumée, le programme comportait une interview avec une personnalité du monde musical. L'invité était le Dr Frédéric Pelletier. Il raconta quelques anecdotes amusantes sur la venue à Montréal de certains grands musiciens étrangers. Mais surtout, il déplora la carence de grandes salles de concerts dans la métropole, faisant remarquer avec humour que pour présenter un spectacle d'envergure, il fallait aller sur une patinoire. Espérons, dit le Dr F. Pelletier en terminant, que les pouvoirs publics doteront Montréal d'une grande salle de concerts pour les fêtes de 1942.

La surprise de samedi dernier était particulièrement surprenante. En effet, M. W. Pelletier nous a présenté une jeune chanteuse, Mlle Germaine Ribila, qui a fait de très brillants débuts. Douée d'une belle voix, chaude et sensuelle de soprano dramatique, elle a fortement impressionné l'auditoire qui n'en finissait plus d'applaudir. Elle interpréta avec une sûreté vraiment professionnelle, trois aires difficiles de Verdi: "Pace, Pace", extrait de "La Forza del Destino", "Patria mia", extrait de "Aida" et "Salce et Ave Maria" de "Othello". Mlle Ribila ira sans doute loin, comme l'a dit M. Pelletier, et nous le félicitons de lancer un si beau talent. Le concert se termina par l'ouverture de "La Forza del Destino" de Verdi.

On ne saurait trop louer M. Wilfred Pelletier d'avoir entrepris une oeuvre aussi admirable. Son initiative contribuera pour beaucoup à l'épanouissement de la vie musicale chez nous et les jeunes qu'il forme aujourd'hui à son école, lui seront redevables de bien des moments.

Maurice BOULIANNE.

"MOULIN ROUGE" et le French Cancan

"Moulin Rouge", mélange d'humour, de coquetterie, de tendresse et d'émotion est terminé. André Hugon, le réalisateur s'est assuré la collaboration de Lucien Baroux, René Dary, Larquey, Genevieve Collie, Maurice Escande et Annie France. Ce film nous conte les pittoresques aventures de deux amis rapprochés par une commune misère. La partition, et les chansons sont écrites par Moretti, Jean Lenoir, Van Parys, Oscar Straus et Fredo Gardoni, et le célèbre chanteur espagnol Rafael Medina chantera deux chansons de son pays. Une scène reconstruira les fameux "French Cancans". Disons enfin que "Moulin Rouge" est traité dans un style moderne et sera l'un des plus brillants films de la prochaine saison.

Fonctionnarisme ou favoritisme

par Jean NAURAY

Il y a trois ans, un nouveau régime envahissait le terrain politique de Québec et, comme l'on disait alors, la "guillotine" du patronage fonctionnaire d'une façon plutôt injustifiée envers certains fonctionnaires. Il n'y a aucun doute que plusieurs employés civils d'alors étaient trop mêlés de politique et méritaient le sort qui les a frappés; par contre, un grand nombre de fonctionnaires consciencieux et honnêtes qui ne s'étaient jamais mêlés de partisanerie — comme tout employé civil normal devrait savoir faire — ont dû céder leur emploi aux amis du régime vainqueur. L'on vit alors de vieux employés, chefs de famille, chercher de l'emploi à un âge qui n'éveille aucune sympathie chez l'employeur. L'on vit alors d'autres employés dont la réputation fut sciemment démolie par de mensuels politiques afin de leur faire perdre pied et les forcer à résigner ou afin de procéder à leur élimination avec un semblant de raison. L'on vit alors des incompetents remplacés par des experts et vice versa. Nous ne blâmons pas le défunt régime dans tous les cas, et nous ne pouvons blâmer le nouveau jusqu'à ce qu'il s'implante et agisse. Quelle attitude adoptera-t-il?

Renverra-t-il les centaines de familles qui se sont transportées à Québec il y a trois ans, tout heureuses de voir leur chef devenir fonctionnaire civil? Remerciera-t-il ces sténographes ou commis au salaire dérisoire si maigre et qui, dans plusieurs cas, soutiennent leur famille? Confirmera-t-il les raisons qui faisaient pleurer certains employés le 26 octobre dernier (nous les avons vus pleurer nous-mêmes)? Quelques fonctionnaires nous ont fait part de leurs appréhensions à l'annonce d'une élection provinciale et n'ont pas manqué de témoigner leur ardent désir d'une commission du fonctionnarisme, sur le modèle de la commission fédérale, mais adaptée aux besoins provinciaux.

Personne ne saura nier le bien-fondé de ce désir et la nécessité qui s'impose d'établir cette commission dans le Québec. Nous disons "personne", sans évidemment les organisateurs enragés des deux partis qui n'envisagent une lutte provinciale comme un de ces assauts de pirates d'autrefois où le vainqueur pillait sans pitié et s'enrichissait d'un butin imprégné de larmes et de sang. Ce sont souvent des juges aveuglés et cruels en qui les représentants du peuple ne devraient pas mettre toute leur confiance.

D'ailleurs l'établissement de cette commission éparpillerait beaucoup d'argent à la province, stabiliserait les services provinciaux des différents ministères, stimulerait le travail des employés et dispenserait nos députés de mille et un ennuis.

Ce serait, en effet, une source d'économies appréciables pour la province. Une telle commission se ferait un devoir d'enquêter sur les besoins des divers bureaux et ne permettrait pas l'établissement de certaines positions qui n'existent que pour procurer de l'emploi à des amis du régime. Sans doute, certains emplois seraient abolis, d'autres seraient combinés, d'autres enfin seraient créés, mais en général, ce serait en vue du bien public et non en vue du succès de la prochaine élection. Les salaires, les promotions, les mutations seraient ainsi contrôlés par un corps indépendant qui puiserait son autorité dans un mandat solennel approuvé par les Chambres.

De plus, ces économies augmenteraient avec la stabilisation des divers services provinciaux. Nous cautions tout récemment avec un chef de division dans un des ministères et il nous avouait que les activités de son bureau cessaient avec l'annonce d'une élection; pour une période indéfinie il ne pouvait vaquer qu'à des occupations routinières. Par ailleurs, il devait attendre les ordres des nouveaux ministres et sous-ministres, et surtout attendre que les mutations dans son personnel soient terminées. Ces quelques paroles impliquent de très grandes pertes de temps et de fortes dépenses encourues par le trésor public: services abandonnés, nouveaux services à organiser, nouveaux employés à initier et à entraîner, une certaine période de tâtonnement, etc. Et ce qui se passe dans ce service se répète sans aucun doute dans beaucoup d'autres. Avec quel enthousiasme un chef et ses subalternes peuvent-ils maintenir une organisation qui croulerait peut-être devant les préjugés, les caprices ou l'incompétence des nouveaux élus? Ces pauvres subordonnés sont sous l'impression de bâtir laborieusement un château de cartes, que le souffle d'un nouveau venu renversera dans un avenir assez rapproché. Sans étonner alors que certaines initiatives louables languissent et s'abâtardissent jamais à une fin heureuse. Faute d'unité dans la direction, les efforts s'éparpillent et les résultats sont échevelés.

Que dire de l'enthousiasme des employés civils anciens et nouveaux? Les anciens sont constamment sur le qui-vive pour ne pas rappeler à leurs supérieurs qu'ils sont les reliques d'un patronage abhorré. Les nouveaux se lancent à l'oeuvre avec une activité étonnante, quelques-uns brûlent les étapes car ils se sentent soutenus par "l'organisation de leur comité". Pour les premiers, un retard serait peut-être le déclenchement du coup de grâce. Quant aux seconds, des dépenses exorbitantes, des oublis regrettables, des passe-droits flagrants sont camouflés et vite oubliés. A l'annonce d'une nouvelle élection, les esprits s'énerment, le travail cesse presque complètement; on rêve, on s'abîme en conjectures, on se cherche peut-être un nouvel emploi. Le jour de l'élection est pour tous une journée de tortures morales; les anciens se demandent s'ils pourront respirer demain ou continuer à vivre dans cet état qu'est l'esprit de parti; les vain-

queurs d'hier se demandent s'ils seront encore les dominateurs de demain. Le lendemain des élections, c'est une réjouissance folle pour les amis du parti vainqueur et une déconvenue bien triste pour les autres. Le travail cesse encore partiellement jusqu'au remaniement inévitable du personnel. Une personne raisonnable ne peut nullement concevoir qu'un travail méthodique et fructueux puisse résulter d'une atmosphère aussi indécise et brumeuse. On a donc parfaitement raison de comparer un emploi au gouvernement provincial à une épée de Damoclès constamment suspendue sur les têtes et dont le fil se désagrége à mesure qu'une élection approche. Cependant, les contribuables payent et payent cher le travail négligé qui se fait pendant la tourmente.

Nous pouvons enfin ajouter qu'une commission du fonctionnarisme épargnerait mille et un ennuis aux nouveaux députés. Avez-vous déjà vu le bureau d'un député après son élection? Nous en avons vu plusieurs. C'est un bureau de placement où il y a à l'infiniment plus de mécontentes que de satisfaites. Ceux qui obtiennent quelques minutes d'entretien racontent leur histoire, toutes plus tristes les unes que les autres, l'effluve fait des promesses vagues ou répond évasivement. Il lui faudra consulter ses organisateurs avant d'arrêter son choix. A-t-il une position attrayante à offrir, cent postulants, sinon cinq cents, se présentent, tous "très bien" qualifiés. Conclusion: un sera nommé, et quatre-vingt-dix-neuf se retireront mécontents. Quel profit politique le député retirera-t-il de situations semblables? Si, de plus, il nous était donné de lire la correspondance d'un député, combien de lettres seraient en définitive des demandes d'emploi "pour moi", pour mon frère, "pour mon cousin" etc? Chacun dans ce cas se fait l'avocat de la bonne cause! Pendant la première session d'un nouveau parlement à Québec, les antichambres des ministres et des députés regorgent d'électeurs qui lui rappellent qu'ils ont voté pour lui, qu'ils ont conquis tout un territoire pour lui, qu'ils ont mis leur automobile à sa disposition, qu'ils ont versé tant au fonds électoral, qu'ils ont... qu'ils ont... et qu'en retour, on ne peut pas leur refuser une petite place où ils toucheraient régulièrement leur salaire, où ils vivront tranquilles, eux et leur famille, où ils seront profités leur province de leurs aptitudes uniques, etc. Et voilà, notre bon député est débordé de visites importunes, est harcelé par ses organisateurs, cherche des emplois et du travail pour tous ces quémandeurs, et oublie qu'il a été élu pour sauvegarder le bien public et surveiller les intérêts généraux de son comté.

Nous pourrions continuer ainsi à accumuler les arguments en faveur d'un fonctionnarisme provincial en arrêtant nos pensées sur la cruauté du patronage, les gaspillage qu'il occasionne, les efforts qu'il entraîne, les injustices qu'il sème, le désavantage qu'il cause. Mais, nous croyons que ces quelques idées suffiront pour persuader notre député et nos journaux de la nécessité de prêter l'établissement de cette commission le plus tôt possible au début de ce régime. Nos représentants à Québec peuvent être certains que la majorité du peuple et la quasi-totalité des fonctionnaires appuieront toute résolution dans ce sens.

Le Cercle Tricolore

Parmi les membres inscrits pour la 2e saison littéraire du Cercle Tricolore en l'Hôtel Berkeley, nous relevons les noms de: Mmes Sylla Alarie, A.-C. Astu, Jean-Louis Audet, Juliette Béliveau, Mlle Camille Barnard, Mme M. Beaulac, Mlle Marie Bourbeau, Annette Brunet, Mmes J. Chamelet, Nita d'Arcey, Mlle Madeleine Davis, M. J. de Grandpré, Mmes C. Desjardis, Ger. J. Delage, Casimir Desaulniers, Georges Doyon, Albert Dupuis, J. Durand, L. Col. et Mme J.-A. Filiatrault, Mmes E.-J. Flynn, L. Tourne-Furness, A. M. Gélina-Gagnon, Ernest Gohier, Yvette O. Mercier-Gouin, P. Gravel, Mlle Thérèse Gravel, M. Emile Charles Hamel, Mlle Marie Handfield, M. Jean-Charles Harvey, Mmes Camille Hone-Hudon, Julia Hudak, Jos. Hurlbise, Mlle Patricia Joseph, Mme Henri Lesage, Dr Paul Lalonde, Mlle Gilberte Martin, M. Jules Massé, Mmes Alcide Mathieu, Jeanne Maubourg, Mlle Estelle Mauffette, M. Gaston Moquin, Mmes Odette Olligny, J.-T. Osteli, Mlle Marie-Thérèse Paquin, Mme G.-H. Provencher, Mmes Henriette et Jacqueline Rivest, Lucille Richard, Mmes Charles Rinfret, Mlle M. Robert, M. Cléo, Saint-Aubin, Mlle L.-B. Simard, Mlle Janine Sutto, Me Ernest Tétrault, Mmes J.-E. Vanier, Claire Yalc. Les membres du Conseil d'administration sont composés de Mmes J. Lavigne-Squire, Présidente, Baronne d'Hérail de Brévis, vice-présidente, M. Jan-Squire, administrateur-délégué, Mlle Marthe Dillon, pour la direction littéraire, Mlle Anne-Marie Durand, secrétaire-générale, Mlle Pauline Dumoulin, trésorière, Mlle Lucille Desjardis, présidente du comité de réceptions, et Mmes Jane Charland, Aline Dufosse, Germaine Bougie, Madeleine Hurlbise, Gilberte L'Heureux et Jeanne Mauffette comme secrétaires adjointes.

Un seul numéro du journal "LE JOUR" vous fournira autant de lecture que des "Digests" américains à dix et quinze sous, et "LE JOUR" est en français.

UN RESTAURANT
DE REPUTATION INTERNATIONALE



le GRILL
LA SALLE

MUSIQUE DE DANSE PAR LES CAVALLERES
DURANT LES
DINER-SOUPER

BANQUETS & REUNIONS ORGANISEES
DRUMMOND & CATHERINE

populaire



comme une
sweet caporal

• Tout le monde aime les Sweet Caps. Ce sont les cigarettes les plus recherchées au Canada. Leur popularité ne connaît pas de déclin, tant elles sont douces et agréables sous tout rapport.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

En marge de l'Armistice

E-Ch H

manifestation lo - américaine

autres provinces aussi bien qu'aux Etats-Unis, les qualités réelles plutôt que les défauts imaginaires? Je

Puissante manifestation d'amitié canado-américaine

Après des discours prononcés par M. le juge M.-A. Macdonald, de Vancouver, qui représentait le Canada, et M. John-J. Sullivan, président national de l'Association des Fondateurs de la Lé-

Au Canada nous aimons et nous chérissons les mêmes idéals que les

naître chez nos voisins, dans les autres provinces aussi bien qu'aux Etats-Unis, les qualités réelles plutôt que les défauts imaginaires? Je

aux blessés que reçoivent les employés
de la Compagnie de Téléphone Bell.

THE "SALADA"

par TITTLIT

HORIZONTALLEMENT

- 1—Action de prouver en soi composant une attitude, qu'on manque de confiance en la sienne; placement militaire sans hésiter. Pourrait flatter de la nature (adresse).
- 2—Organe qui donne le mal de mer et le mal d'auto. Quelle la posture de la plus haut degré auquel peuvent arriver les facultés humaines).—Venue au monde.
- 3—Contrôlé régulièrement les fils de
- 4—Artificiel (discours par lequel on élève le mérite d'une personne).—Affirmations négative.
- 5—Tendit égal.—Filles usage.
- 6—La paix chez soi.—Article simple.
- 7—Synonyme de "H".—Non préparé.
- 8—Ours, l'hypon de son point.
- 9—Salon d'étude.—Quelque chose qui n'est à personne, mais que tout le monde peut prendre.—Ancienne ville d'Espagne.

VERTICALEMENT

- neur négociable (tissu de fil, etc., mince et étroit).
- 4—Qui n'admettent pas de division — Haine qui suit se rétablit sans avoir été malade (danseur de corde) — Interjection, marque le dégoût.
- 5—Commune des (Pyénées-Orientales) — Tendre plus étroit.
- 6—Mère d'un homme chinois — Mesure araire — Roue de poulie — Gendre de Mahomet.
- 7—Excuse empruntée par l'homme aux animaux — Rameau ethnographique et linguistique de la famille indo-européenne.
- 8—Produit une chose — Rivière de France.
- 9—Servir secrètement — Symbole chimique de l'erbium — Et le reste (abrév.).
- 10—Unités monétaires roumaines — "Mon", celui que je connais depuis longtemps — celui que je connais depuis cinq minutes — Elus de nouveau.
- 11—Symbole chimique du baryum —
- 1—Un papillon qui meurt dès qu'il tient (état de ce qui est actuel, qui ne perd pas sa forme) — hommes de lettres et les artistes (dame de fer large, plat et tranchante).
- 2—Herbe fauchée et séchée — Prédire l'avenir — Moutures, poudres; voir à la tire-ligne (action du plieur).
- 3—Morceau dans la culotte — Rongeur insatiable qui a toujours la dent (dame de fer longue et étroite) — Proprie, favorable.
- 4—Pessadas — Naturaliste français (1762-1853).
- 5—Visteur chronique (à qui l'on donne) — Aventurier anglais (1649-1765).
- 6—Enlèvement — Article contractuel (je le) — Utile indication pour les gens pressés.
- 7—Mère d'Ismaël — Sépara la crème du lait — Légumineuse.
- 8—Champion de l'ut — Petit objet qui se peut gonfler — La vie du peuple, spectacle rempli de clous (chemin boué de maisons).

SOLUTION DU PROBLEME NO 113

paru dans le JOUR du 11 novembre

E	X	P	E	R	I	E	N	C	E		E	C	H	O
S	Y	E	N	E		X		H	A	I	T	I	E	N
P	S	I		A	P	P	L	A	U	D	I	R		
E	T	N	A		O	L	A	F			R	E	C	U
R	E	E	L	S		I	V	O	I	R	E		A	L
A		L	U		C	A	U	S	E		P	R	E	
N	E	V	E		R	A	B	I	O	T		L	A	
C	H	A	M		I	T	O	N		A	R	A	C	K
E	R		A	L	O	I			T	R	U	I	T	E
	L	O	N	A	T	O		L	A	D		D	E	S
L	I	E	D		E	N	F	E	R		B	O	R	I
O	C	T		U	R		O	S	T		L	I	E	
C	H	A	I	R		B	U	S		E	G	E	R	I
H	E		R	E	G	A	T	E		R	U	I	N	E
E	S	S	E		O	R	E	N	S	E		E	O	N

GAGNANTE DU PRIN DE \$1.00

Madeleine Guay,
 3777, St-Hubert,
 Montréal, P.Q.

RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE

- Le jus d'un citron • Eau bien chaude
- Sucre au goût • Un peu de muscade
- Deux doigts de **GIN DE KUYPER**

Gin de KUYPER

RECETTE ORIGINALE DE LA PONCE

- Le jus d'un citron
- Eau bien chaude
- Sucre au goût
- Un peu de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous
la surveillance directe de
JOHN de KUYPER & SON,
Distillateurs, Rotterdam, Hollande.
Maison fondée en 1693

40 onces 26 onces 10 onces
\$380 \$265 \$115